



HISTOIRE
Les témoins de la terreur
d'Hiroshima parlent
Page E 8



ARTS VISUELS
Baie-Saint-Paul: un symposium
plus zen
Page E 6

Culture & Livres

La tête à Papineau

Avec la parution du dernier tome de la correspondance du chef patriote Louis-Joseph Papineau, on découvre un penseur politique qui n'a pas peur de parler haut et fort, notamment pour dénoncer l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, cette loi anglaise qui tient lieu de document fondateur du pays au nom du centralisme impérial de Londres.

MICHEL LAPIERRE

«Après 12 ans de labeur, la publication de 1900 lettres (presque toutes inédites) de Louis-Joseph Papineau, ce qui représente 4000 pages de texte imprimé, j'ai découvert la personnalité authentique du plus grand penseur politique du XIX^e siècle québécois. C'était un être sensible, autant idéaliste que charmeur, un visionnaire doublé d'un homme du monde à l'humour très fin», explique Georges Aubin. Il voit son travail comme «un bonheur».

L'érudit vient de publier, avec sa femme Renée Blanchet, l'édition soigneusement annotée des *Lettres à sa famille (1803-1871)*, le sixième et dernier volume de la totalité de la correspondance retrouvée de Papineau. Il précise que ces textes envoyés aux membres de la «famille élargie» (père, frères, neveux, cousins, etc.) du tribun (excluant sa femme, Julie Bruneau, et leurs enfants) révèlent encore plus l'homme intime que les *Lettres à Julie (1820-1862)*, ne serait-ce que parce qu'ils s'échelonnent sur une période plus longue.

Présenté par l'universitaire Yvan Lamonde, enrichi des notices biographiques des 39 correspondants, le livre «nous prouve, dit Aubin, que Papineau, à la différence de la plupart des hommes politiques de l'histoire du Québec, n'a pas peur d'exprimer les émotions qu'il ressent». Selon l'ex-enseignant de 69 ans, qui vit à L'Assomption, il met en relief «non seulement la raison du penseur mais aussi le cœur du citoyen dans l'esprit du romantisme le plus profond».

Des influences

En quoi l'attitude du révolutionnaire d'ici, qui, au début de son exil, dans une lettre de 1838, mentionne avec sympathie Silvio Pellico (1789-1854), se rapproche-t-elle de celle de l'écrivain et patriote italien, incarcéré par le dominateur autrichien? Champion du principe des nationalités, Pellico conciliait l'amour de la patrie avec celui de l'humanité, au point d'affirmer en 1834: «Un patriotisme illibéral, envieux, inhumain, au lieu d'être une vertu, est un vice.»

Perspicace, Aubin rappelle que *Mes prisons (1832)*, récit autobiographique au succès international de l'écrivain italien, influença notre intelligentsia au XIX^e siècle. Il souligne: «Papineau, dont le pouvoir colonial britannique a mis la tête à prix en 1837, est, comme Pellico, un pacifique doué d'une vision aux résonances universelles. Il refuse de s'engager dans une révolte armée. Il préfère toujours la discussion. Il est même souvent un ami de ses adversaires.»

En 1842, une lettre du tribun à sa sœur Rosalie exprime tout le prix qu'il attache à la politesse, à la sociabilité. Il lui écrit: «La chaleur du cœur, la vivacité des douces affections de famille, ce plus puissant élément de bonheur, ce plus fécond principe de moralité, sont en nous, Canadiens, comme je ne les ai vues nulle part ailleurs.» Papineau oppose ces qualités vierges aux splendeurs artificielles de Londres ou de Paris, des capitales vieillies où grondent «les orages de l'ambition».

VOIR PAGE E 2: PATRIOTE

SOURCE COLLECTION JACQUELINE PAPINEAU-DESBAILLETS

Papineau présente la nature et les tendres amitiés comme les antithèses pacifiques du pouvoir, ce monstre qui sème la division et répand la solitude

CULTURE

Voyage dans une bédé



ODILE TREMBLAY

Quand j'étais petite, une bédé traînait à la maison, parcourue par mon frère et moi avec passion. L'état pitoyable de l'album — j'en ai hérité, c'est une loque — conserve l'empreinte des mains enfantines poisseuses ayant sali et arraché les pages cent fois compulsées.

Il s'agissait du *Fantôme espagnol* de Willy Vanderseen, dixième de la série des *Aventures de Bob et Bobette*, publié à Bruxelles aux éditions du Lombard.

Cette bédé nous avait initiée à la capitale belge ainsi qu'à l'univers pictural de Brueghel l'Ancien, car les jeunes héros, flanqués de leur ami Lambique, entraient dans un tableau du maître flamand, *Les Noces paysannes*. Bientôt propulsés dans le plat pays du XVI^e siècle, avec l'aide d'un fantôme espagnol qui criait «*Caramba!*» à tous les vents, Bob et Bobette combattaient vaillamment l'armée espagnole. Sur la grand-place de Bruxelles, ils assistaient aussi en espions au bal du duc d'Albe dans la grande salle gothique de l'hôtel de ville, demeuré joyau du patrimoine.

Or, troublant phénomène, la bédé en question s'est animée devant mes yeux cet été, costumes

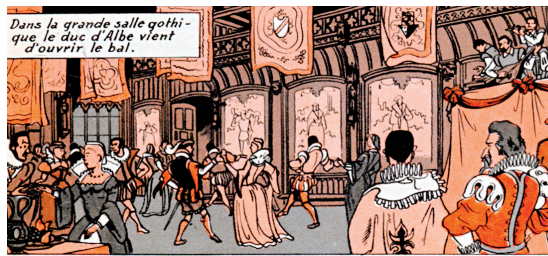
d'époque y compris. Les voyages sont comme les auberges espagnoles, où l'on trouve, dit-on, ce qu'on y apporte. Entre cette Bruxelles surgie d'un album en traversée du temps et la capitale d'aujourd'hui en quête frénétique d'un gouvernement digne de ce nom, j'aurais du mal à démarquer la plus insolite.

Nicole Delquiny, mon amie belge, m'avait invitée.

— Viens en juillet assister à l'Ommegang?
— Heu! C'est quoi au juste?

Autant vous résumer en gros: l'Ommegang — «procession autour» en flamand — est un défilé annuel, remanié en 1930, qui commémore celui de 1549, quand Charles Quint présenta son fils Philippe II à la population bruxelloise. Les corporations: guildes des archers, des arbalétriers, marionnettistes, etc., marchaient jusqu'à la grand-place saluer Charles Quint et sa cour. Musique, danses paysannes, licorne et dragon de papier mâché, chevaliers à cheval, compétition d'échassiers, etc., se succèdent, au rythme lent pré-rock'n'roll. Quelque 1200 figurants, tous en costumes d'époque, participent à la cérémonie. Rien des Médiévales artificielles, mais une coutume demeurée vivace *in situ*, qui m'a aspirée au Moyen Âge comme Bobette dans son Brueghel.

Depuis 25 ans, ma copine y défile en costume de gente dame, associée à la Guilde (prononcez «gilde» en Belgique) des arbalétriers. Celle de Nicole répond au nom carillonnant d'Ancien Grand Serment royal et noble des arbalétriers de Notre-Dame au Sablon. Ouf!

Une case du *Fantôme espagnol* de Willy Vanderseen

Inaugurée en 1213, elle est la plus ancienne-gilde du genre à Bruxelles. Ses membres tirent à l'arbalète comme Guillaume Tell, participent à des compétitions et à des tournois. Jadis, m'explique-t-on, les arbalétriers étaient les policiers de la ville; puis ils ont refusé d'être engoutis dans un trou historique et leur association, très présente à l'Ommegang, survit fièrement. Les compagnons ne voient pas cette guilde (pardon! gilde) comme du folklore, plutôt comme une sorte de legs quasi sacré.

Bruxelles est une ville de traditions, qui allie les charmes de la mémoire à un côté trop conservateur. Figée ou poétique, selon l'œil qu'on pose dessus. Dans cette Belgique monarchiste, l'aristocratie joue encore un rôle important. Le marquis de Trazegnies, qui possède un château médiéval (avec fantôme, bien entendu, espagnol ou pas), fou d'histoire, allumé, surgi manifestement (quoi d'autre?) de l'univers proustien, me confiait ses inquiétudes: «*La société belge est en bouleversements et n'a pas vécu sa révolution comme la*

France. » Il tremblait à l'idée de voir sa caste aristocratique rejetée et rendait sans doute grâce à l'abolition de la guillotine...

L'aïeul du marquis avait assisté à la cérémonie initiale de 1549. Il est lui-même vice-président de l'Ommegang, tient le rôle de Charles Quint avec son costume noir aux manches bouffantes.

Sur le balcon de l'hôtel de ville, devant l'Ommegang, face à l'estrade impériale où la noblesse bruxelloise d'aujourd'hui incarnait la noblesse de jadis en ses anciens atours, j'éprouvais cette impression de déjà-vu dans la bande dessinée qui rappelle le monde des rêves.

Les figurants costumés se réunissaient après la cérémonie dans la grande salle gothique de l'hôtel de ville, pour la réception, en rivalisant de politesses et de bonnes manières. «*Mais c'est la salle du Fantôme espagnol, où le duc d'Albe offre un bal*», ai-je songé, en rigolant. Comme Proust à travers une madeleine trouvait accès à des fragments égarés de son passé, mes lectures d'enfance rennaissent là-bas et j'eus envie de m'y perdre.

Le lendemain, au Musée royal d'art ancien de Bruxelles, sur les tableaux de Brueghel, les paysans dansaient et buvaient, se riant comme moi des siècles écoulés. Avec la même tête que ceux qui s'affrontaient le soir pour l'avenir du pays à la télé belge. Alors, j'ai envoyé valser présent et passé d'une ville, pas si éloignés l'un de l'autre après tout, ravie quand même d'avoir enfermé un moment la ville d'Hergé dans une bédé.

otremblay@ledevoir.com

PATRIOTE

La bonté simple et naturelle que l'épistolier Papineau admire chez ses compatriotes évoque l'idéal rousseauiste

SUITE DE LA PAGE E 1

La bonté simple et naturelle que l'épistolier admire chez ses compatriotes évoque l'idéal rousseauiste. Dans le livre, elle tranche sur les machinations de l'opresseur anglais qui, par l'Union des deux Canadas, tente de «*dé-nationaliser les Canadiens*» originels (1844). Ceux-ci, au nom d'un fier enracinement digne des autochtones, se heurtent à «*une domination européenne en Amérique*» (1858).

«*Disciple avoué de Jefferson*» (1859), ce chantre de la liberté au Nouveau Monde, Papineau, qui pourfend l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, dicté par le centralisme impérial et promulgué par la reine Victoria en 1867, lance, l'année suivante, une boutade au mari de l'une de ses nièces: «*Cabalez pour m'empêcher de devenir premier ministre de la Confédération.*» Cet humour absurde montrerait-il que le vieil homme tente de se consoler de l'horreur du «*servilisme colonial*» qu'il dénonce?

Les fleurs au bout des fusils

Jardinier de Montebello, le penseur retiré présente, en tout cas, la nature et les tendres amitiés comme les



© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA
Portrait de Louis-Joseph Papineau par Alfred Boisseau, 1881

antithèses pacifiques du pouvoir, ce monstre qui sème la division et répand la solitude. Des fleurs au bout des fusils, l'affection au lieu de la guerre civile pourraient n'être que de la sensibilité. Mais, venant de l'ancien exilé politique, du condamné amnistié, du destructeur presque isolé, en décembre 1867, de la Confédération canadienne, le mot solitude a un poids exceptionnel.

Au soir de sa vie, Papineau, le septuagénaire, envoie plusieurs lettres à une adolescente de 16 ans: Marie-Louise Globensky, arrière-petite-nièce de sa veuve. En 1865, il lui écrit: «*En son seizième printemps, on ne peut s'empêcher d'entrevoir que l'on ne peut*

pas être longtemps livrée à une si étrange solitude. En son soixante-dix-neuvième hiver, l'on peut craindre que la solitude ne se prolonge, ne se fasse de plus en plus triste, à moins que Marie-Louise ne soit aussi bonne que belle, aussi compatissante que fidèle à l'amitié promise.»

Devant l'affection du vieil homme pour la jeune fille, Aubin s'émerveille. L'idéalisme qui nourrit cet amour platonique ressemble-t-il à celui du fils aîné de Louis-Joseph Papineau, Amédée, dont Georges Aubin est actuellement en train d'éditer les textes? «*Je crois que le rêve d'inclure leurs compatriotes dans un vaste ensemble panaméricain d'esprit républicain a germé dans la tête d'Amédée avant de mûrir dans celle de Louis-Joseph. Le père et le fils se complètent.*»

Loin des nationalismes fondés sur le passé embelli et sur la puissance, l'utopisme qui consiste à voir un Québec libéré au sein d'une union fraternelle et progressiste des Amériques, s'étendant même à toute l'humanité, est le véritable héritage que Louis-Joseph et Amédée Papineau nous ont légué. Ce rêve immense fait presque perdre la tête, mais il reste gravé dans le cœur.

Collaborateur du Devoir

LITTERES

À SA FAMILLE 1803-1871

Louis-Joseph Papineau
Édition de Georges Aubin
et Renée Blanchet
Septentrion
Québec, 2011, 848 pages

La couette du tribun

Les représentations du tribun et chef des révolutionnaires de 1837-1838 ont traversé le temps

DOMINIC HARDY

L'apparence n'a jamais fait l'homme. Mais pour reconnaître Louis-Joseph Papineau, nul besoin de se replonger dans ses floraisons rhétoriques. Son attribut le plus reconnaissable, celui qui investit le mieux l'iconographie, est sans doute sa couette. Son toupet, sa mèche, sa houppie. Elle domine sa chevelure, coiffant d'un pic alpin le regard perçant du chef des Patriotes. En fait l'œuvre célébrissime de 1858 que nous a léguée son gendre, Napoléon Bourassa (1827-1916). Ce portrait majestueux, conservé au Musée national des beaux-arts du Québec, figure d'ailleurs dans l'importante rétrospective que le Musée consacre actuellement au peintre (*Napoléon Bourassa. La quête de l'idéal*, jusqu'au 1^{er} avril 2012).

À l'heure des transformations du XIX^e siècle, l'élégante pyramide blanche qui coiffe le tribun, cet épi à la Tintin, est aussi bien présent dans un daguerréotype réalisé vers 1852 et attribué à Thomas Coffin Doane. La précieuse photographie est conservée par Bibliothèque et Archives Canada.

Mais qu'aurait fait un grand caricaturiste comme Honoré Daumier devant une telle tête? Quelques modestes caricatures canadiennes, issues surtout de la presse polémique anglophone de l'époque, n'ont pas manqué le rendez-vous et montrent Papineau tel qu'il est envisagé par une partie de ses opposants. On le voit par exemple apparaître dans l'imprimé montréalais *Punch in Canada*,



ARCHIVES LE DEVOIR
Portrait de Louis-Joseph Papineau, gravure sur bois de Marguerite Giguère (1937)

dans les mois qui précèdent l'attaque et l'incendie du parlement, en avril 1849. Ces représentations du tribun ne semblent avoir connu aucune suite immédiate. Les dessins de Papineau demeurent rares. Mais une étude complète des représentations du tribun reste cependant à établir.

Un siècle plus tard, en 1937, les commémorations des événements révolutionnaires de 1837-1838 donnent lieu à une recrudescence de la représentation illustrée de Louis-Joseph Papineau. Des «têtes à Papineau» paraissent alors dans plusieurs journaux, au milieu d'une décennie troublée et troublante. Une gravure d'une tête de Papineau, publiée à Glasgow en Écosse en 1840 et dont une copie est conservée à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), semble être la source principale de ces images, toutes datées de la fin des années 1930.

Papineau est alors tiré, iconographiquement parlant, dans tous les sens. Le 1^{er} février 1937, Marcel Hamel et Paul Bouchard signent, à la une de leur journal fasciste *La Nation*, un billet revendiquant l'exemple de ce «*luttteur [...] profondément canadien*» qui «*eut la folie de sa race*». Comme illustration à ce texte, une gravure signée par «Mlle Marguerite Giguère» évoque les travaux de Rodolphe Duguay et la renais-

sance de la gravure sur bois alors en cours.

Le 22 mai, le journal communiste montréalais *Clarté* propose à ses lecteurs à peu près la même image! Cette fois, le dessin est dû au crayon de Harry Mayerovitch (1910-2004), qui signe sous le pseudonyme Henri. «*Honneur aux héros de 1937!*», lit-on en manchette. Et l'éditorial du numéro conclut sur l'à-propos des revendications des Patriotes: «*Si nous voulons gagner pour Québec un plus haut niveau de vie... il faut faire revivre l'esprit fier et combatif des Démocrates Canadiens, de Papineau et Mackenzie et de leurs adhérents courageux, pour FAIRE RECULER LES ENEMIS DU PEUPLE, LES TRUSTS ET LEUR AGENT DUPLESSIS-LAFFAMEUR!*»

Quoi qu'il en soit, le dernier mot (et le dernier cri) appartient à *La Province*, organe de Paul Guoin, le fondateur de l'Action libérale nationale. Dans sa livraison du 27 février, *La Province* recommande dans sa page féminine le port d'une «*toque de feutre sombre avec garniture de plumes*», dont deux exemples sont présentés devant un miroir d'où Papineau nous guette toujours, dirigeant la destinée du peuple.

Collaboration spéciale

■ L'auteur est professeur au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal.

Vente de pianos retour à l'école

Jusqu'à

50% de rabais*

DU 6 AOÛT AU 4 SEPTEMBRE 2011

Valable sur plus de 50 pianos acoustiques neufs ou usagés.



SURVEILLEZ l'arrivée des pianos utilisés aux camps musicaux d'Orford et de Lanaudière.

YAMAHA

Offre spéciale de financement. Actuel 0% (hors taxes)

* Rabais sur le POSF

BERRI
500, rue Sainte-Catherine
E. Montréal

SAINTE-DOROTHÉE
520, Mégacentre
Sainte-Dorothée,
sortie boulevard Samson
de l'autoroute 13, à Laval

Pour toute information
514.380.1833



Académie Internationale
de Quatuor à Cordes de McGill
McGill International
String Quartet Academy

Schulich School of Music
École de musique Schulich
McGill

14-27 AOÛT

CONCERTS

QUATOURS À CORDES

POLLACK HALL · 19 H00

ENTRÉE GRATUITE

CONCERT D'OUVERTURE
14 AOÛT · CECILIA

18 AOÛT · HAUSMANN ÉTATS-UNIS / IRIS ALLEMAGNE

19 AOÛT · RUSQUARTET RUSSIE / AELOUS ÉTATS-UNIS

25 AOÛT · IRIS ALLEMAGNE / HAUSMANN ÉTATS-UNIS

26 AOÛT · AELOUS ÉTATS-UNIS / RUSQUARTET RUSSIE

CONCERT DE CLÔTURE

27 AOÛT · BORROMEO & MICHAEL TREE

WWW.MISQA.COM

RÉSERVATIONS 514 550-8057

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le culte wagnérien en son temple de Bayreuth

Conçu par le compositeur allemand, le Festspielhaus accueille les mélomanes depuis 1876

MARIE-AUDE ROUX

Bayreuth, Allemagne — «On va à Bayreuth comme on veut, à pied, à cheval, en voiture, à bicyclette, en chemin de fer, et le vrai pèlerin devrait y aller à genoux», écrivait Albert Lavignac dans son *Voyage artistique à Bayreuth* de 1897. Ce livre de chevet des mélomanes prouve à quel point ce festival unique au monde, consacré aux seuls opéras de Wagner, a toujours été considéré comme un endroit mythique. Le festival en est cette année à sa 100^e édition.

Mais on va surtout à Bayreuth si l'on a pu obtenir une place au terme d'une quasi-décennie d'un siège patient auprès du Kartenbüro (qui refuse quelque 5000 demandes chaque année). Une fois sur place, le rituel veut que l'on monte sur la «Colline verte» au travers du parc qui relie le centre de cette petite ville de Franconie au Festspielhaus (Palais du festival), grande bâtisse modeste de brique rose, dont Wagner a supervisé les plans élaborés par l'architecte Otto Brückwald.

Les spectacles commencent à 16 heures (sauf *L'Or du Rhin* et *Le Vaisseau fantôme*) après les trois appels de cuivres tombés du Königsbau (balcon extérieur surplombant l'entrée principale). Ils sont ponctués par deux entractes d'une heure. On peut alors déguster l'affreux Sekt Champagne, une paire de saucisses grillées au pain blanc, d'excellentes glaces Mövenpick, ou dîner dans l'un des restaurants qui joutent l'endroit.

Difficile de croire, devant ce défilé de robes longues et de smokings, que l'idéologie wagnérienne, prônant la démocratisation du théâtre, destinait primitivement le lieu aux étudiants et aux travailleurs. Mais on comprend dans l'amphithéâtre quasi vide la primauté que Wagner attachait à l'action théâtrale. Chaque place dispose d'une visibilité parfaite. Et la fosse d'orchestre, profonde de 11,4 mètres (avec son vertigineux dénivelé de 2,7 mètres), recouverte de deux prosceniums qui rendent invisibles chef et musiciens, mérite bien son surnom d'«abîme mystique»: une fois l'obscurité venue, la musique semble surgir de partout et de nulle part, créant un effet véritablement magique.

La première pierre posée le 22 mai 1872, le Festspielhaus est achevé en 1875. La municipalité a mis gracieusement un terrain à la disposition de Wagner, mais il n'a pu convaincre le chancelier Bismarck de financer son projet.



CHRISTOF STACHE AFP

Le Festspielhaus de Bayreuth, achevé en 1875 et inauguré l'année suivante

C'est donc son ancien mécène, Louis II de Bavière, qui lui a accordé les 100 000 thalers nécessaires. Le premier festival est inauguré le 13 août 1876 avec la première intégrale de la *Tétralogie*. Succès artistique, mais désastre financier: la deuxième édition n'aura lieu qu'en 1882 avec la création de *Parsifal*.

Mais Wagner ne verra pas d'autre festival. Il meurt à Venise, le 13 février 1883, laissant le champ libre à une guerre de succession dont les péripéties n'ont cessé d'évoquer jusqu'à nos jours les guerres fratricides des Atrides. Echu tout naturellement à sa veuve Cosima Wagner (1837-1930), troisième fille de Liszt et sa seconde épouse, Bayreuth devient rapidement un haut lieu du culte wagnérien. Dès 1906, son fils, Siegfried (1869-1930), devra faire face — Première Guerre mondiale et crise obligent — à une interruption de dix ans entre 1914 et 1924. Quand il meurt, en août 1930, quelques mois après sa mère, non sans avoir ouvert le champ à des voies moins traditionnelles, il ne sait pas que Bayreuth va vivre la période la plus noire de son histoire.

Sympathies nazies

La faute à sa veuve, Winifred Wagner (1897-1980), dont les sympathies nazies sont de la première heure. Dès les années 1920, Adolf Hitler est un familier: les deux enfants Wagner, Wieland (1917-1966) et Wolfgang (1919-2010), l'appellent «oncle Wolf». En 1933, on parlera même d'un mariage possible entre la veuve Wagner et le nouveau chancelier du Reich. Mis à disposition du parti nazi durant la Seconde Guerre mondiale, Bayreuth programme les *Kriegsfestspliele*

imposés par Hitler pour soutenir le moral de la nation. Jusqu'à sa fermeture en 1945, Bayreuth passe alors aux Américains et devient pour six ans un théâtre de *musicals* pour les soldats, les fameux GI.

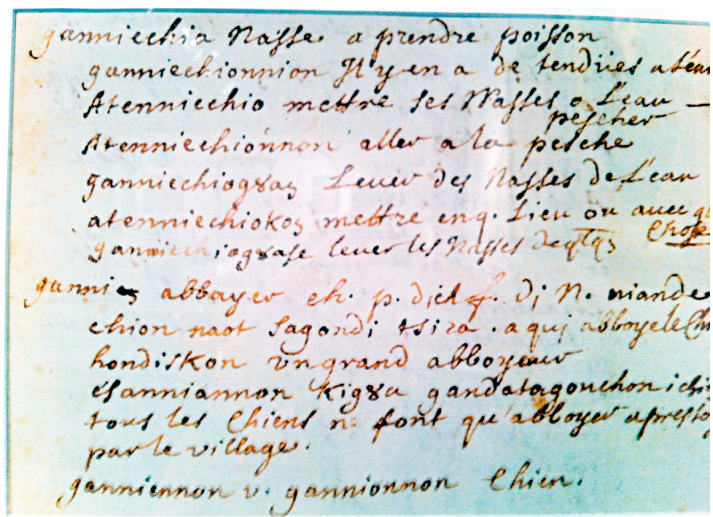
Destituée de ses droits par un tribunal militaire en 1949, Winifred Wagner a dû confier la direction du «Nouveau Bayreuth» dénazifié, qui rouvre en 1951, à ses deux fils. Wieland Wagner, metteur en scène novateur, rompt avec la tradition naturaliste, animaux vivants et casques à plumes, et prône un style épuré et minimaliste, où la symbolique joue subtilement des lumières et des ambiances. Il fidélise le gotha lyrique (Nilsson, Windgassen, Hotter, Rysanek, Silja...), les stars de la baguette (Knappertsbusch, Karajan, Sawallisch, Böhm): Bayreuth connaît alors un véritable âge d'or.

Sa mort en 1966 propulse sur le devant de la scène son frère Wolfgang. Il n'a ni le génie visionnaire ni le talent de son aîné, mais il invente l'«atelier Bayreuth» et ouvre le festival aux courants théâtraux contemporains, y compris ceux de la RDA. On lui doit le fameux *«Ring du centenaire»*, mis en scène par Patrice Chéreau et dirigé par Pierre Boulez en 1976 — un scandale sans précédent devenu une production-culte.

Le «patriarche» règne sans partage sur la «Colline sacrée» jusqu'à sa mort, le 21 mars 2010, à l'âge de 90 ans. S'il a évincé sa nièce Nike Wagner (née en 1945), qui avait codirigé le festival avec son père jusqu'en 1966, il a interdit de Bayreuth son propre fils aîné, Gottfried (né en 1947), auteur d'un livre règlement de comptes, *L'Héritage Wagner* (1999, Nil éd.). Pour sa succession, tel le Wotan du *Ring*, il a préféré à tous ses enfants sa plus jeune fille, Katharina (32 ans), une Walkyrie selon son cœur, née d'un second mariage, convaincu que seule celle que la presse a surnommée «Bayreuth-Barbie» pour son côté *glamour* était en mesure d'apporter «du sang neuf».

La surprise a donc été générale lorsqu'il lui a associé *in extremis*, en avril 1998, sans doute sous la pression de la puissante Fondation Richard Wagner, sa fille aînée, Eva Wagner-Pasquier (née en 1945), qu'il avait pourtant recusée en 2001. Les deux demi-sœurs, qui se connaissent à peine, ont dû faire alliance jusqu'en 2013. Intéret de pouvoir? Stratégie financière? Jeu de dupe artistique? L'avenir le dira. Pendant ce temps, Bayreuth fait toujours courir le monde mélomane.

Le Monde

SOURCE ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-LA-PRÉSENTATION, SHAWINIGAN-SUD
Page d'un dictionnaire français-iroquois du début du XVIII^e siècle

Patrimoine religieux

Quand la langue huronne devait remplacer la lecture d'Aristote

Une exposition retrace les 400 ans de présence des Jésuites au Nouveau Monde

ISABELLE PORTER

Shawinigan-Sud — Cet été, l'église Notre-Dame-de-la-Présentation souligne d'une bien intéressante façon l'arrivée des Jésuites sur le continent. À travers ces 400 ans d'histoire bien tassés, l'exposition s'attarde à la vitalité intellectuelle et à l'appétit du monde qui ont animé le mouvement.

Débarqués en 1611 à Port-Royal, où l'exposition a d'ailleurs été présentée plus tôt cet été, les Jésuites vont vivre en Amérique des expériences dignes des plus trépidants romans d'aventures. Ici, personne ne s'étonnera de voir que le destin personnel de Jean de Brébeuf, qui faisait partie du premier groupe de missionnaires à faire le voyage, bénéficie d'une attention particulière.

Convaincu que la langue huronne devait devenir la nouvelle référence pour les missionnaires, à l'instar d'Aristote ou de saint Thomas d'Aquin, Brébeuf fut un ethnologue avant le temps qui, en plus de parler cette langue autochtone, avait adopté le mode d'habitation et la nourriture du pays.

On ne sera pas surpris dès lors que le reliquaire contenant ses cendres et celles de ses deux compagnons ait été sculpté en forme de canot. Autre vestige de ce choc de la réalité entre le Vieux et le Nouveau Monde: un dictionnaire français-iroquois du début du XVIII^e siècle est présenté dans la salle d'exposition, tout comme un impressionnant calumet de la paix sculpté par... les religieux!

Un esprit sain dans un corps sain

Structurée autour de textes éclairants, l'expo s'attarde à l'importance qu'accordaient notamment les Jésuites à la vie intellectuelle et à l'activité physique. Les Jésuites, écrivait Voltaire, «se donnent des peines infatigables pour former l'esprit et les mœurs de la jeunesse». Il faut dire que Voltaire se donnait beaucoup de mal lui-même pour les détester, ce qu'on lui rendait bien.

Men sana in corpore sano. La volonté affichée par les Jésuites de produire des êtres à l'«esprit sain dans un corps sain» apparaît sans conteste dans cette exposition. Le missionnaire jésuite était guidé par l'ambition de connaître une vie complète, sachant qu'il devait pour cela développer tous les aspects d'une personnalité, nous explique-t-on.

L'ordre religieux n'acceptait pas n'importe qui en son sein. Ainsi, parmi les quelque 70 objets présentés, on retrouve un livre dans lequel étaient recensés les motifs pour rejeter des candidats. «Excellent jeune homme d'une excellente famille à qui la santé fait totalement défaut. Affligé d'une nervosité maladive», peut-on lire dans un commentaire de 1938 sur un aspirant jésuite. Pire: un autre est rejeté parce qu'il a «un déficit d'intelligence»!

Résumée dans l'espace restreint de la sacristie de l'église, cette histoire des Jésuites n'en est pas moins passionnante. Ici et là, des affiches de pièces de théâtre et des photo-

graphies d'équipes de sport rappellent leur rôle de formateurs dans les nombreux collèges qu'ils ont fondés au Canada. De vieux exemplaires de magazines illustrent pour leur part la création par les Jésuites de l'ancêtre du magazine *L'Actualité*.

Les sections dédiées à leurs missions à l'étranger témoignent pour leur part des capacités d'adaptation de cet ordre religieux et de ses efforts pour mieux connaître les cultures locales, aussi loin fussent-elles alors de leur réalité.

De jolis objets témoignent de l'ouverture des missionnaires œuvrant en Asie ou en Afrique. C'est le cas d'une superbe vierge à l'enfant de style japonais peinte par un prêtre ou encore d'un très beau ciboire à l'esthétique éthiopienne.

Le parcours est éclairant, mais peut-être un peu trop modeste. On sort de la sacristie avec le désir d'en apprendre davantage sur cette histoire passionnante, une saine curiosité qui a au moins le mérite de nous encourager à lire, par exemple l'histoire des Jésuites publiée en deux tomes par Jean Lacouture au début des années 1990.

Le Devoir

LES JÉSUITES, COMPAGNONS DU MONDE (1611-2011)

Jusqu'au 25 septembre à l'église Notre-Dame-de-la-Présentation, à Shawinigan-Sud

Hydro Québec présente

Un événement unique à Montréal pour la relève lyrique et les amoureux du chant.

FESTIVAL ART VOCAL 2011

produit par ICAV INSTITUT CANADIEN D'ART VOCAL

Du 2 au 20 août

8 août	19h30	JOAN DORNEMANN, Coach vocal au Metropolitan Opera
9 août	19h30	MIGNON DUNN, Mezzo-Soprano
10 août	19h30	CLAUDE WEBSTER, Coach vocal de l'Atelier Lyrique de l'ODM
11 août	19h30	MICHEL SÉNÉCHAL, Ténor - France
13 août	19h30	PÉCHÉS & SAINTETÉS, Soirée d'opéras
15 août	19h30	LIEDER & MÉLODIES FRANÇAISES
17 août	19h30	Conférence de MICHEL BEAULAC, Opéra de Montréal
18 août	20h00	LE PORTRAIT DE MANON de Massenet
20 août	19h30	CONCERT GALA

ADMISSION GÉNÉRALE PASSEPORT D'ÉVÉNEMENTS 125 \$
BILLETS À LA CARTE entre 10 \$ et 25 \$

Informations (514) 554-8822 www.icav-cvai.org
Billets en vente au Réseau Admission (514) 343-6427 (514) 790-1245

SALLE SERGE-GARANT & SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
Faculté de musique de l'Université de Montréal
200, avenue Vincent d'Indy EDUARDE-MONTPÉRIÉ

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

DU 25 JUIN AU 4 SEPTEMBRE 2011

Un festival ouvert sur le monde...

MERCREDI 10 AOÛT À 20 H
LE DOMAINE DANSE AVEC
LA COMPAGNIE MARIE CHOUBINARD
Prélude à l'après-midi d'un Faune, 1994
Le Sacre du Printemps, 1993

JEUDI 11 AOÛT À 20 H
CARTE BLANCHE
À HÉLÈNE GUILMETTE
Bruno Maurice, accordéon
Rencontre inusitée entre l'art vocal et l'accordéon!

VENDREDI 12 AOÛT À 20 H
ORCHESTRE DE LA FRANCOPHONIE
Jean-Philippe Tremblay, direction
Julie Boulianne, mezzo-soprano
Au programme, des lieder de Mahler et la *Symphonie fantastique* de Berlioz!

NE MANQUEZ PAS LES OFFRES SPÉCIALES DU JEUDI!

Suivez-nous sur Facebook ou consultez notre site Internet pour connaître tous les détails!
Facebook/Le Domaine Forget

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été!

7 août : *Musique celtique et irlandaise* avec le Café Celtique
14 août : *Cinéma et chanson en musique* avec l'Ensemble Piacella (violin, violoncelle, piano)

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com



CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Une brèche dans le star-système

C'est très rare, mais c'est arrivé ces derniers jours, grâce au violoniste Gidon Kremer, qui exprime à sa manière son ras-le-bol devant la fabrication éhontée de «vedettes» d'un certain showbiz classique. En rendant publique une lettre envoyée au directeur du Festival de Verbier pour y annuler sa participation, le violoniste ouvre une brèche dans le star-système de la musique classique. Et le chef Fabio Luisi lui emboîte le pas...

CHRISTOPHE HUSS

Les bulles technologiques, les bulles immobilières, les bulles financières éclatent toutes à un moment ou à un autre. Le monde de la musique classique, lui, se permet désormais une triple bulle qui n'explose jamais. Mais parfois les pans de mur derrière lesquels se tirent les ficelles se lézardent. Et les bulles apparaissent au grand jour.

En musique classique, il existe une triple bulle, trois domaines dans lesquels la déconnexion par rapport à la réalité est telle que l'on pouvait s'attendre à voir le système s'effondrer (ou la bulle éclater), parfois depuis très longtemps.

La première bulle, la plus ancienne, date de l'après-guerre. Il s'agit de la position hégémonique d'un certain type de création musicale qui s'autogénère en vase clos dans un cénacle où l'on se coopte et se soutient, en dépit du désintérêt du public. Ce mur-là, très épais en France et en Allemagne, s'érode lentement depuis une quinzaine d'années. Certaines voix courageuses, parfois issues du sérail, tel le chef et compositeur Frédéric Chaslin dans *La Musique dans tous les sens* ou Benoit Duteurtre dans son brillant *Requiem pour une avant-garde*, en ont décrit les impasses et méfaits.

La seconde est la distorsion économique absolue qui règne dans l'univers de la musique classique en ce qui concerne les cachets des chefs et des solistes. Quand un chef d'orchestre gagne en une semaine davantage que ce que le mieux



SOURCE KREMERATA BALTICA

Le violoniste Gidon Kremer a ébranlé les colonnes du temple du star-système de la musique classique.

payé des musiciens d'orchestre qu'il dirige gagne en un an, on a le droit de se dire que quelque chose ne tourne pas rond.

Mais ce n'est pas le pire: en coupant les cheveux en quatre on peut trouver un début de légitimité à ces sommes, car un chef fait travailler un groupe, mène une institution, contribue au prestige d'une ville et permet d'attirer des commandites sur son nom. Cependant, lorsqu'un soliste-vedette encaisse 40 000 ou 50 000 \$ pour deux concerts, c'est pour quelle légitimité tangible? On compare avec les salaires des sportifs, mais ces derniers évoluent dans un marché et génèrent des revenus à travers les publicités et objets dérivés. Quel est l'objet dérivé de Kiri Te Kanawa? Où est le retentissement, au-delà des 2000 personnes rassemblées dans une salle, un soir donné?

La foire d'empoigne

Ces sommes fabuleuses et délirantes sont à

l'origine de la troisième bulle, celle qui nous occupe plus particulièrement ici: la création, par les agences d'artistes (qui encaissent 10, 15 ou 20 % du magot au passage) de «vedettes» qui n'ont rien prouvé, mais qui comblent un créneau dans un marché. Aujourd'hui, les violonistes sont des femmes, les pianistes, des Asiatiques et les chefs, des jeunes. Plus-value artistique ou marketing? Devinez...

Le violoniste Gidon Kremer, 62 ans, a sa petite idée. Il est en passe de fissurer le mur de l'intérieur. Lorsqu'il écrit à son (ex-)ami Martin Engström, directeur du Festival de Verbier, il ne choisit pas sa «cible» au hasard.

Engström, qui fut le mari et l'agent de Barbara Hendricks, en connaît un rayon au chapitre des valeurs surfaites, du «bling-bling» et du glamour musical. Il œuvra aussi un temps à la direction de Deutsche Grammophon.

La lettre de Kremer a été rendue publique parce que Verbier a choisi d'annoncer qu'il s'était désisté pour raisons de santé. En réplique à cet affront, Kremer a tout balancé: «Je ne veux plus faire que des choses auxquelles je crois. Je n'ai plus assez d'énergie pour supporter des rassemblements et collaborations, sur des scènes en vue, avec des vedettes «émergentes» ou adoubees par le business actuel de la musique.»

Et de poursuivre dans le même souffle: «Le temps est venu où la dépréciation du mot «interprète» est telle que ce mot se confond désormais fallacieusement avec glamour et sex appeal. Ceci n'est plus «mon» temps et je le laisse à ceux qui y croient: les audiences, ou cette nouvelle vague d'interprètes aux extraordinaires capacités de plaire aux foules, mais qui sont souvent vides et perdus, tant leur faim de reconnaissance surpasse leurs aptitudes.»

Plus loin, le violoniste se fait encore plus lapidaire: «Les VRAIS artistes, ceux dont nous nous souvenons, n'ont pas entièrement disparu, mais la verdure de Verbier contribue plutôt à leur oubli en célébrant des mystifications et des succédanés de ceux qui ont vraiment servi l'ART. En m'opposant à une telle tendance, je veux simplement trouver la paix avec moi-même.»

Le brûlot est lucide et sans concession. Un tel vitriol ne pouvait venir que de l'intérieur du

système, d'un artiste véritable qui n'a plus rien à prouver.

En renfort

Dans les jours qui suivirent la parution de cette lettre, on a surtout entendu des voix voulant nous faire croire qu'il ne fallait surtout pas prendre Kremer au pied de la lettre; des voix pour nous dire que Gidon Kremer est peut-être surmené et qu'il a, en outre, un caractère difficile.

C'en fut trop alors pour le chef Fabio Luisi, le premier chef invité du Metropolitan Opera, qui à son tour, dans une lettre ouverte envoyée au journaliste anglais Norman Lebrecht, remet le couvert. Luisi attaque d'emblée: «Il y a toujours eu des enfants prodiges. Mais aujourd'hui il ne s'agit pas d'enfants prodiges. Il s'agit du manque de discernement des managers et de l'auditoire pour distinguer talent et apparence.»

Pour le chef Luisi, «nous sommes dans une ère du «plus c'est jeune, plus c'est bon», insinuant le message suivant: s'ils dirigent (ou chantent, ou jouent avec) de tels orchestres, dans de si huppées maisons d'opéra, à la télévision ou sur DVD, ils doivent être vraiment géniaux. Ils sont présentés ainsi et les médias avalent ces stratégies de relations publiques en répétant des phrases précutées. Tout cela représente des profits pour les communicateurs et les agences d'artistes; parfois pour les présentateurs.»

Et Luisi précise sa pensée de la manière suivante: «Nous voyons beaucoup de jeunes musiciens talentueux qui glanent les plus hauts postes au monde, poussés par des managers et engagés par des institutions en quête de «viande fraîche» à offrir en pâture au public: la nouvelle Netrebko, le nouveau Pavarotti, le futur Bernstein, le prochain Rubinstein et l'Oistrakh en devenir. Il y a tant de «nouveaux» et autres «prochains» qu'ils n'ont pas le temps de se développer afin d'être eux-mêmes. Nombreux sont ceux qui disparaîtront bientôt, même s'ils avaient les qualités pour mener une carrière sérieuse.»

À quand — et par qui — la suite de ce feuilleton anti-bulle?

Collaborateur du Devoir

CINÉMA

Clair de terre

ANOTHER EARTH

Réalisation, image et montage: Mike Cahill. Scénario: Mike Cahill, Brit Marling. Avec Brit Marling, William Mapother, Matthew Lee Erlbach, Meggan Lennon. Musique: Fall On Your Sword. États-Unis, 2010, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

Qui ne rêve pas d'une deuxième chance ou d'une totale rédemption après une gigantesque bévue? Bien des cinéastes ont posé la question, mais peu y répondent de manière proprement métaphysique, à moins d'être Stanley Kubrick ou Andreï Tarkovski.

Mike Cahill n'est pas de cette trempe, mais il a fréquenté les bonnes cinémathèques pour livrer un premier long métrage de fiction aussi énigmatique et singulier qu'*Another Earth*. Le titre évoque une apparition apocalyptique, mais dans cette production à l'image granuleuse et dépouillée captée par une caméra nerveuse, la vision de notre planète dédoublée s'incruste dans le paysage de façon presque banale.

Pour une étudiante passionnée d'astronomie, cette nouvelle constitue une puissante révélation, la perturbant au retour d'une soirée bien arrosée. Une main sur le volant mais les deux yeux rivés vers le ciel, Rhoda (Brit Marling, fragile et émouvante) fonce tout droit sur un autre véhicule, tuant sur le coup l'épouse et le fils de John (William Mapother, sombre et intense), un célèbre compositeur. Ce face-à-face lui vaudra quatre ans de prison et pour John, un coma profond dont il sortira vivant, une fatalité plus qu'une chance à en juger par son existence misérable.

Celle de Rhoda n'est guère plus excitante, mais elle compte

remporter un concours pour s'envoler vers cette deuxième Terre dont on découvre qu'elle constitue la réplique exacte, humains compris!, de la première. Elle tente également un rapprochement auprès de John, se présentant femme de ménage, car le pauvre homme, ignorant tout de sa véritable identité, en a bien besoin. Souvent dans un silence pesant, Rhoda se demande comment se dévoiler et implorer le pardon de John; elle repousse de plus en plus cette idée à mesure qu'ils se rapprochent...

Another Earth affiche, sur papier, les allures de la science-fiction déballant son lot de situations étonnantes et de visions spectaculaires. Il s'agit surtout d'un conte métaphysique sur la soif de rédemption d'une héroïne meurtrie, et son salut pourrait venir de cette seconde planète, miroir de la nôtre.

La lumière crue, les paysages anonymes d'une région sans âme de la côte est américaine et les intérieurs d'une banalité confondante nous transportent rarement dans un ailleurs déstabilisant. L'étrangeté se nourrit surtout de cette image récurrente, ce perpétuel clair de terre, une présence anachronique qui influence de manière subtile le comportement de ceux qui la contemplent avec intensité.

Les ressorts narratifs qui favorisent la rencontre de ces deux êtres éclipsés apparaissent un peu plus invraisemblables que les bouleversements astrophysiques, et la construction de cette relation accuse une progression inconstante. On retiendra surtout le climat mélancolique de cette quête de l'improbable deuxième chance, comme si la solution résidait quelque part au bout d'un chemin pavé d'étoiles.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Nim est un chimpanzé élevé comme un humain et à qui on a appris le langage des signes.

La nature niée de l'animal

PROJECT NIM

Réal.: James Marsh, d'après le livre *Nim Chimpsky: The Chim Who Would Not Be Human*. Image: Michael Simmonds. Montage: Jinx Godfrey. Musique: Dickon Hinchliffe. 93 min.

ODILE TREMBLAY

N'est pas toujours civilisé celui qu'on pense. Le fascinant documentaire de James Marsh (derrière l'oscarisé *Man on Wire*), remontant le cours d'une expérience des années 70 menée par un psycho-

logue de l'Université Columbia avec un chimpanzé élevé comme un humain et à qui on a appris le langage des signes, en dit plus long sur la cruauté et l'inconscience humaines que sur celles de l'animal en question. Vrai crève-cœur, que ce destin du primate assis entre deux mondes.

À travers des images d'archives, des interviews contemporaines, des reconstitutions, en un montage dynamique usant parfois d'écrans multiples, son aventure devient la résultante de décisions souvent prises au petit

bonheur la chance.

À l'inévitable aspect comique de Nim, habillé, qui fume un joint avec sa première famille new-yorkaise, et les querelles féminines autour de sa «maternité», se greffe bientôt le malaise.

Une fois l'expérience abandonnée, faute d'être vraiment probante (120 mots en langage des signes, tout de même) et parce que Nim — que son entraînement révolte — a trop mordu, l'animal devient la proie tantôt d'un laboratoire testant les vaccins sur des chimpanzés, tantôt l'hôte es-

seul d'un refuge où il s'ennuie ferme. Le Nim de fin de parcours vivra et mourra du moins en compagnie de quelques congénères. Ce film révèle beaucoup de choses sur les humains qui entourent le primate, chacun avec son éthique ou son absence d'éthique. Il révèle surtout la nature niée d'un animal. Oui, Nim en aurait vraiment long à dire sur l'humanité... s'il pouvait manier les concepts abstraits de la confiance et de la trahison.

Le Devoir



SOURCE FOX SEARCHLIGHT

Another Earth: un conte métaphysique sur la soif de rédemption d'une héroïne meurtrie.

Une journée dans la vie de tous

LIFE IN A DAY

Réal.: Kevin Macdonald. Montage: Joe Walker. Musique: Harry Gregson-Williams et Matthew Herbert. 95 min.

ODILE TREMBLAY

L'idée est amusante. Kevin Macdonald (*Touching the Void*), associé avec Ridley et Tony Scott à la production ainsi qu'avec YouTube, a demandé

aux abonnés de filmer un jour de leur vie: le 24 juillet 2010, journée de pleine lune captée à la caméra par plusieurs. Quelque 80 000 vidéos leur furent envoyées sur YouTube des quatre coins du monde: 4500 heures de matériel à réduire et à structurer en 95 minutes.

Sous pareille enseigne, tout est dans le montage, et Joe Walker, chargé de couper et de coller les fragments, n'eut pas la partie facile. Des thèmes ont

servi de fil d'Ariane: ce que les gens aiment (les femmes, Dieu, le football, son réfrigérateur, etc.); de quoi ils ont peur (des monstres, des fantômes, de l'homosexualité; en Afghanistan, c'est de mourir dans la journée, etc.). Tout cela à travers les latitudes, l'opulence ou la misère noire, avec des modes de locomotion divers, dont le vélo d'un Coréen à l'assaut d'un tour du monde sur deux roues.

Les romances, les chicanes

de couple, les échecs amoureux, la solitude valsent de concert. Ce type d'expérience engendré par les nouvelles technologies possède ses côtés fascinants, sans cesser d'être un capharnaüm pour autant. Le film constitue la capture éclair d'une planète en folie, et les inégalités criantes dépassent le thème de la grande fraternité humaine cherché ici.

Le Devoir

CULTURE

LUNDI 8 AOÛT 19h30

CARANCHO de Pablo Trapero
Version originale espagnole avec sous-titres français.
France/Argentine, 2010, 107 min. Avec Ricardo Darín, Martina Gusman, Carlos Weber, José Luis Arias et Gabriel Almirón. (13 ans +).

THEATRE OUTREMONT BILLETTERIE
514 495-9944
1245, AVENUE BERNARD DUCST

CINÉMA

À l'origine de la planète des singes

RISE OF THE PLANET OF THE APES (LA PLANÈTE DES SINGES: LES ORIGINES)

Réal.: Rupert Wyatt. Scénario: Rick Jaffa et Amanda Silver. Avec James Franco, Freida Pinto, Brian Fox, Tom Felton, John Lithgow, Andy Serkis. Image: Andrew Lesnie. Montage: Conrad Buff et Mark Goldblatt. Musique: Patrick Doyle. 105 min.

ODILE TREMBLAY

On a tout intérêt à voir coup sur coup le documentaire *Project Nim*, racontant l'histoire d'un chimpanzé élevé comme un humain à des fins expérimentales (voir page précédente), et *Rise of the Planet of the Apes*, la superproduction américaine signée Rupert Wyatt, qui pourrait s'intituler «La Revanche de Nim contre l'insanité des humains». Les deux films arrivent en salle en même temps, et la vraie histoire inspira librement la fiction.

Sur les traces de *La Planète des singes*, en remontant aux origines de cette histoire (brève apparition de Charlton Heston dans la première *Planète des singes* de 1968), on retrouve les primates allumés et les humains bêtés, mais ce nouveau film s'affranchit de ses modèles tout en multipliant les clin d'œil, et prend appui sur les nouvelles technologies. L'équipe derrière *Avatar* et *Lord of the Rings* est de la noce, d'où ces effets bien conduits. On n'arrive pas toujours à déterminer les passages au numérique, habile flou artistique. La caméra et le montage sont nerveux à souhait, avec des effets panoramiques au-dessus du Golden Gate de San Francisco reconstitué — nous valant



SOURCE 20TH CENTURY FOX

Les singes à l'attaque, sur le Golden Gate de San Francisco, dans le film *La Planète des singes: les origines*.

une brillante scène de combat entre primates et humains, la meilleure du lot. Mais le scénario d'ensemble est faible et la musique, trop appuyée.

Génial chimpanzé

Clou de ce film: l'acteur britannique Andy Serkis. Sous sa peau velue de César, en génial chimpanzé, il peut donner des leçons de jeu et d'intelligence émotionnelle à ses glabres partenaires. Serkis, qui avait incarné l'inoubliable Golum du *Seigneur des*

anneaux et le *King Kong* du dernier remake, compose admirablement avec les nouvelles technologies, écrans bleus, etc.

James Franco joue le scientifique Rodman, qui cherche la cure miracle de la maladie d'Alzheimer (son père en est atteint) chez les chimpanzés sans regarder aux méthodes employées. Il a beau aimer César, qu'il a élevé, son personnage paraît bien ambigu et mal dessiné. L'interprète de *127 Hours* joue ici comme un débutant sans talent. Les autres

acteurs sont sous-utilisés de concert ou carrément caricaturaux. Place à la petite amie de Rotman (Freida Pinto, fade à hurler), qui pose comme une jolie potiche, au très, très méchant gardien du zoo (Tom Felton, qui doit s'ennuyer des *Harry Potter*), etc. Désolant!

Vive les primates, donc, qui viennent démontrer par l'absurde devant la caméra une vraie suprématie sur l'espèce humaine!

Élevé tendrement, César, qui

maîtrise à merveille le langage des signes, se voit, après avoir mordu, envoyer dans une affreuse geôle où lui et les autres primates sont brutalisés. Mais grâce à l'intelligence du héros, qui s'accroît sans cesse, et aux sérum qu'il a volés pour accroître le QI de ses compagnons de peine, il fomenté une révolte avec l'appui d'autres mâles dominants — un gorille et un orang-outang (très convaincant) —, dirige une évasion et entre en guerre contre

les humains, pour conquérir un territoire collectif.

La morale est ici bien diffuse. Cinéaste et scénaristes évitent de trop charger la responsabilité humaine dans ces expériences iniques et absurdes, histoire de maintenir l'aspect divertissement de la production, ce qui dilue la sauce. Restent César et ses amis primates. Tout l'intérêt du film repose sur eux, mais c'est quand même mince.

Le Devoir



SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Hamish Linklater et Miranda July dans *The Future*

Le chat et l'abîme du temps

THE FUTURE

Écrit et réalisé par Miranda July. Avec Hamish Linklater, Miranda July, David Warshofsky, Isabella Acres, Joe Putterlik. Image: Nikolai von Graevenitz. Montage: Andrew Bird. Musique: Jon Brion. États-Unis-Allemagne, 2011, 91 minutes.

MARTIN BILODEAU

En 2005, sa Caméra d'or en poche pour *Me and You and Everyone We Know*, l'artiste multidisciplinaire américaine Miranda July avait fait la promesse de demeurer fidèle à elle-même. *The Future*, son second long métrage, prouve qu'elle n'a qu'une parole, en plus d'une vision de cinéaste d'une sidérante originalité, ici mise au service d'un récit absurde, surréaliste et pas toujours convaincant sur la peur de l'engagement, de l'isolement et du vide, qui évoque à la fois le mythe de Sisyphe et le rêve parallèle de *La Femme sans tête* de Lucretia Martel.

Sophie (July) et Jason (Hamish Linklater) forment un couple depuis quatre ans. Une énorme responsabilité les attend: l'adoption d'un chat malade trouvé dans un refuge de Los Angeles. Apprenant qu'ils en prendront possession dans un mois, et que l'engagement à court terme qu'ils envisageaient (l'animal est condamné) risque, grâce à leur amour et à leurs soins, de se prolonger indéfiniment, le couple

plonge dans un abîme de doutes irrationnels que July a d'abord bien du mal à définir pour le spectateur. Cet abîme les amène à quitter leurs emplois respectifs (elle enseigne la danse aux enfants, il fait du soutien téléphonique pour un fournisseur d'accès à Internet), pour profiter d'un temps qui s'emploiera à les séparer. Jusqu'à ce que, craignant la rupture, Jason ne fasse, grâce à son pouvoir, stopper le temps.

July, qui n'a peur de rien, confie la narration au chat qui, depuis sa cage, médite sur le temps qui reste et sa hâte d'être enfin admis dans l'univers de Jason et Sophie. Une narration qui pourrait sembler ridicule (July, qui fait la voix, manipule les pattes avant du chat telles des marionnettes sur un fond de cage tapissé de papier journal), mais qui s'avère extrêmement efficace et émouvante. En plus d'élargir le point de vue sur la perception du temps, élément central de ce film libre, truffé de bonnes idées, mais qui manque de l'intensité dramatique et des dialogues assourdissants de vérité qui faisaient la qualité de *Me and You and Everyone We Know*.

Malgré son originalité contextuelle (qui s'aventure aussi loin, et sans amarres, dans l'absurde et le rêve?), *The Future* repose sur une sorte de procédé reconnaissable à July et qui, dans un film aussi intensément dépeuplé, donne l'impression de tourner sur lui-même. On ne s'en forma-

lerait pas si les personnages de Sophie et Jason étaient plus nets, mieux définis, sur le plan psychologique. Or, ici, la distance teintée d'ironie l'emporte sur l'adhésion émotionnelle, indispensable pour transformer en œuvre de cinéma un exercice de style. Ça n'enlève rien au fait que Miranda July possède, au passé et au présent, une des voix les plus originales du cinéma indépendant américain. Et que son futur inspire l'espoir.

Collaborateur du Devoir

L'appât helvétique

OPÉRATION CASABLANCA

Réalisation et scénario: Laurent Nègre. Avec Tarik Bakhari, Elodie Yung, Gilles Tschudi, Zinedine Soualem, Émile Proulx-Cloutier. Image: Yves Bélanger. Montage: Jean-Paul Cardinaux, Xavier Ruiz, Julien Sulser. Musique: Ramachandra Borcar. Suisse-France-Québec, 2011, 88 min.

ANDRÉ LAVOIE

Dire d'un film qu'il ressemble à un autre peut s'avérer aussi flatteur que fatal. Devant *Opération Casablanca*, du cinéaste suisse Laurent Nègre (*Fragile*, un premier long métrage à l'opposé de celui-ci, en ton et en qualité), on ne songe qu'à *L'Appât*, comédie ratée d'Yves Simoneau aux contours de coproduction internationale (ce qu'elle devait être au départ) plombée par un humour sans finesse et des personnages à la psychologie squelettique. Et il fallait compter sur la présence de Rachid Badouri.

Celui-ci apparaît dans *Opération Casablanca* le temps d'une scène inutile, mais il s'agit cette fois d'une véritable «coprod» entre la Suisse, la France et le Québec. L'humoriste est vite éclipsé par Émile Proulx-Cloutier, qui n'a pas perdu son accent pendant le voyage pour se déguiser en

terroriste originaire de Trois-Rivières et récemment converti à l'islam. Ce n'est d'ailleurs qu'un des maillons de cette chaîne de petites catastrophes provoquées par un immigré clandestin un peu gaffeur, et dont la principale caractéristique se résume aux gargouillements bruyants de son estomac souvent vide.

Dans les cuisines d'un hôtel minable de Genève, Saadi (Tarik Bakhari, constamment en mode hébété, et on le comprend) trime dur, toujours sur le point d'être livré aux autorités, et décide de prendre la poudre d'escampette. Sur sa route, il croise une police suisse à la fois zélée et incompétente, quelques terroristes,

dont un, le plus dangereux de tous, à qui on lui prête une vague ressemblance. Le pauvre type se retrouve ainsi catapulté dans un complot aux dimensions internationales impliquant des armes bactériologiques et le secrétaire général des Nations unies, rien de moins.

Cette macédoine de situations grotesques, de blagues faciles à saveur ethnique ou culturelle (dont sur... Trois-Rivières, pas plus amusantes que celles sur les sushis, les forces de l'ordre ou les mœurs des diplomates) et de petites pirouettes à la James Bond ne suscite qu'ennui et embarras.

Collaborateur du Devoir

«UNE PERLE QUI A FAIT CHAVIRER LE CŒUR DE CANNES.»
Studiocinéma

«UNE MERVEILLE DE GRÂCE ET DE SENSIBILITÉ.»
Télérama

un film de Lee Chang-Dong
Meilleur Scénario CANNES

LE FESTIVAL D'ORFÈVRE
FESTIVAL DU FILM
NEW YORK
TORONTO
TELLURIDE

Le Poème
version originale avec sous-titres français

DÈS LE VENDREDI 12 AOÛT!
metropolefilms.com

★★★★★

«DRÔLE, CHARMANT ET SPIRITUEL! UNE ODE À LA BEAUTÉ DE PARIS DANS LAQUELLE MARION COTILLARD EST SÉDUISANTE DE SUBLIMITÉ.»
Marc Cassivi, La Presse

Ruthy Bates
Adrien Brody
Carla Bruni
Marion Cotillard
Rachel McAdams
Michael Sheen
Owen Wilson

FILM D'OUVERTURE
Festival de Cannes

Minuit à Paris
Version française de *Midnight in Paris*
Écrit et réalisé par Woody Allen

10e SEMAINE À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

KRISTIN SCOTT THOMAS

«L'UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE!»
LEONARD MALTIN, MALTIN ON MOVIES

★★★★★
LE PARISIEN • LE FIGARO

ELLE S'APPELAIT
SARAH

UN FILM DE GILLES PAQUET-BRENNER

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Le réalisateur de IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME

«Une comédie lumineuse!»
Jean Staglian Pressé

«Regorge d'éclats de rire!»
André Lavoie, Le Devoir

Stefano Accorsi
Neri Marcorè
Clotilde Courau
Lisa Cipriani

Tous les soleils
un film de Philippe Claudel

AVEC LA PARTICIPATION DE ANOUK AÏMÉE

WWW.TOUSLESOLEILS-LEFILM.COM metropole

À L'AFFICHE!
COMPLEX INVESTISSEMENT
BOUCHERVILLE

QUARTIER LATIN
CINÉMA Beaubien
Maison du cinéma
SHERBROOKE

MÉDAPLETS QUÉBEC
CINÉMA
STE-ADELE

PONT-VIAU 16
LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

DE VISU

Baie-Saint-Paul: un symposium plus zen autour du conte

Amorcé il y a une semaine, le 29^e Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul est porté par un thème rassembleur, presque facile, collé à Charlevoix. *Les conteurs*, titre choisi par le commissaire Stephan St-Laurent, cache néanmoins son lot de surprises.

JÉRÔME DELGADO

Troisième jour du Symposium. Il règne un calme inquiétant. Il est vrai que les artistes ne sont attendus qu'à midi. Le gros des activités reste donc à venir. Cette première impression de calme n'est pas trompeuse pour autant: ce 29^e Symposium de Baie-Saint-Paul, porté par un thème rassembleur — *«Les conteurs»*, dit l'intitulé —, se veut plus serein que les éditions précédentes.

Stephan St-Laurent, le commissaire pour une deuxième année de suite, ne s'en cache pas: ce sera plus «zen». Il l'a voulu ainsi, l'expérience de l'an dernier, année axée sur la sculpture, ayant dérangé bien des oreilles. *«Il y avait beaucoup de bruit»*, dit-il.

Immuable rendez-vous du mois d'août, le Symposium de Baie-Saint-Paul poursuit donc sa destinée sur la voie, empruntée depuis plusieurs années, de l'éclectisme et du renouveau. Le même commissaire revient, mais Stephan St-Laurent, chef

de file de la galerie SAW d'Ottawa jusqu'à cet été, aime surprendre et ouvrir des brèches. En 2010, son choix d'inclure des artistes tisserands avait étonné. Cette fois, c'est son ouverture vers un autre art, le tatouage, qui risque de faire jaser.

«Je cherche à décloisonner le milieu, affirme l'homme originaire de Moncton. Et je veux que le public soit confronté. Dès le début, c'est bon qu'il soit déstabilisé.»

Contre la bande

Principal trait distinctif de cette édition: l'aire d'exposition, dans ce toujours désagréable aréna situé au milieu de Baie-Saint-Paul, est presque vide. Le cœur de la patinoire n'est occupé que par un îlot de restauration. Les stands des douze artistes ont été repoussés vers la bande. D'où ce calme ambiant.

Le parcours, comme le souhaite le commissaire, déconcerte dès son amorce, avec un minsalon de tatouage. Sur place: chaise, lit et... corps sous le crayon, si c'est votre jour de chance. C'est le stand d'Émilie Roby, «*artiste tatoueuse*», sans doute une des premières parmi ses pairs à percer ce cénacle de la création. Cette semaine, elle dessinait sur le bras de la comédienne Louise Portal; une quinzaine d'autres volontaires suivront pendant le mois.

Éclatée, mais tirée par quelques locomotives de l'art actuel canadien (la Vancouveroise Rebecca Belmore ou le Manitobain Daniel Barrow, Montréalais depuis peu), la cuvée 2011 est un mélange de gens d'expérience et de nouveaux loups. Parmi eux, Isabelle Demers, de Québec, dont les installations animalières juxtaposent dessin et sculpture; Dominique Pétrin, de Montréal, qui s'amuse à assembler les ornements les plus exubérants; le sculpteur et peintre Jimmy Perron, des Éboulements; ou encore Mario Doucette, de Moncton, dont les peintures sur bois sont déjà renommées.

Le présent sous le signe d'antan

Stephan St-Laurent a adopté le thème du conte, un thème



PHOTOS JEANNE COUTURE

Louise Portal en train de se faire tatouer par l'artiste Émilie Roby, sans doute une des premières parmi ses pairs à percer ce cénacle de la création qu'est le Symposium de Baie-Saint-Paul.

sans frontières, sans âge. Un choix qui reflète aussi la création actuelle. En art contemporain, on se nourrit volontiers des univers d'antan. Les pastels à l'esthétique victorienne de Daniel Barrow et les vêtements rétroprojecteurs d'acétates qu'il utilise en sont de bons exemples.

Un certain folklore domine d'ailleurs dans ce Symposium. Stephan St-Laurent a voulu ainsi «*rendre hommage à Charlevoix et à sa tradition du conte*».

Mario Doucette, dont le dessin ultime est de réécrire l'histoire de l'Acadie, s'est trouvé un sujet local: la légende des oies. Le cri de celles-ci aurait sauvé la population de l'armée de Wolfe, qui s'approchait, menaçante, un peu comme à une autre époque elles auraient protégé Rome. *«Je ne sais pas si les gens connaissent cette histoire, mais j'aime les légendes parce qu'elles finissent par paraître véritables»*, affirme cet artiste, qui reconnaît tout de même «*inventer des choses*».

Guillermo Trejo, né à Mexico et établi à Ottawa depuis quatre ans, privilégie un autre folklore, celui de l'affiche populiste et déclamatoire. Ses cartels, imprimés dans l'esprit de la gravure traditionnelle, clament des revendications pleines d'ironie, comme le «*Moi, je tue*» ou «*Je ne parle pas anglais*» affichés à son stand.

Trejo ne se considère pas

comme un conteur. *«Je ne raconte pas des histoires, je dénonce des injustices.»* A Baie-Saint-Paul, il travaillera sur deux projets, une série de cartes postales inspirées par des «*pages*» tirés de journaux et une suite d'essais typographiques à la gouache. *«Je veux écrire des choses insensées, mais qui paraissent bien»*, dit-il.

Parmi les autres surprises, la présence de la cinéaste d'animation et bédéiste Diane Obomsawin. Celle qui se dit incapable de raconter une histoire en une image travaillera pen-

dant le mois sur des gif (images numériques) animés. Son atelier, présenté en fin de symposium, le 27 août, est une des nombreuses activités au menu.

Collaborateur du Devoir

■ *Les conteurs*, 29^e Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, 11, rue Forget, Baie-Saint-Paul, jusqu'au 28 août.

■ Toute la programmation sur le site www.symposium-baie-saintpaul.com



Le sculpteur et peintre Jimmy Perron, des Éboulements, au travail

LES BALLETS RUSSES DE DIAGHILEV et NAPOLEON BOURASSA – LA QUÊTE DE L'IDÉAL
27 août - Musée national des beaux-arts du Québec

ROME DES ORIGINES À LA CAPITALE D'ITALIE
20 octobre - Musée de la civilisation de Québec

MARC CHAGALL ET L'AVANT-GARDE RUSSE et LES PAYSAGES DU GROUPE DES SEPT
du 4 au 6 novembre à Toronto et Kleinburg **COMPLET**



www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

À TA SANTÉ GÉSARI

UNE PRÉSENTATION DE LA SAO

LE VIN CHEZ LES GAULOIS

EXPOSITION JUSQU'AU 16 OCTOBRE 2011 À POINTE-À-CALLIÈRE

POINTE-À-CALLIÈRE

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal www.pacmusee.qc.ca

RHÔNE LE DÉPARTEMENT

astral AIR CANADA INTERCONTINENTAL

TOURISME Montréal

© RMV / JEAN-ILLES BENZI (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE) / MUSÉE GALLO-ROMAIN, LYON-FOURVIEUX / MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON. PHOTO: FRANÇOIS PLANET



Isabelle Demers, de Québec: ses installations animalières juxtaposent dessin et sculpture.

1754:
Bon-Secours
BRÛLE



Tournées découvertes
Mardi au dimanche
en après-midi
1^{er} juin au 4 septembre 2011

VISITE GUIDÉE
Site archéologique

VISITEZ LE
**MUSÉE
MARGUERITE-
BOURGEOYS**

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 ☎ Champ-de-Mars
www.marguerite-bourgeoys.com

fr f t Baladodiffusion

www.marguerite-bourgeoys.com/1754

Culture, Communications et Conditions humaines

Québec

Montréal

Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal

Partenaire média

LE DEVOIR

Libre de penser

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Mémoire affective

En une dizaine de nouvelles de son quatrième recueil (après notamment *La Marche et Trois filles du même nom*, *L'Instant même*, 2000 et 2003), Suzanne Lantagne dresse un état des lieux de la relation amoureuse.

CHRISTIAN DESMEULES

La narratrice de *Dans un geste*, qui semble être la même dans la plupart des nouvelles, jette un coup d'œil dans le rétroviseur de ses histoires amoureuses. Ce qu'elle y voit? Un peu d'ombre, quelques fantômes, plusieurs hommes attachants. Une constellation de souvenirs plus ou moins brillants. «*J'étais loin d'être une enfant, j'avais déjà connu certains des sombres aspects de l'amour...*»

Les épisodes passent par São Paulo, Lisbonne, Amsterdam, Londres ou Montréal: on voyage beaucoup dans les histoires de corps et de cœur de Suzanne Lantagne. La distance est un ingrédient de l'amour (tout comme Internet et les malentendus). Ni deuxième maman, ni sœur compréhensive, ni trophée ou salope pour les hommes qui ont partagé sa vie, la narratrice revendique simplement son caractère de femme libre et aventureuse. Une femme qui a surtout appris qu'en amour «*le détachement est fertile*».

Une rencontre éclair avec un mathématicien franco-libanais aussi collant qu'un loukoum oublié au soleil (*Si tu avais été ma sœur*), suivie de celle d'un Hollandais, beaucoup plus jeune, rencontré au hasard d'un voyage au Portugal (longue et assez fascinante *Homonymes*, faisant plus de cinquante pages). Des années plus tard,

elle tentera de le retrouver et de renouer les fils défaits de leur histoire d'amour passionnée, tombant sur un homme qui porte exactement le même nom et qui l'aidera à le retrouver.

Plus loin: un Anglais dont elle avait d'abord fait la connaissance sur le Web, à travers un site de rencontres, avant d'avoir l'idée de se pointer à Londres pour soumettre son enthousiasme transatlantique à l'épreuve des faits: «*Voilà ce qui est arrivé: j'ai senti l'odeur de la nicotine et l'haleine qui puait. Puis j'ai vu les vilaines dents. J'ai remarqué la couleur verdâtre de la peau.*» L'homme se révélera au final tout à fait charmant, plutôt marquant et... manchot (*The UK Guy*).

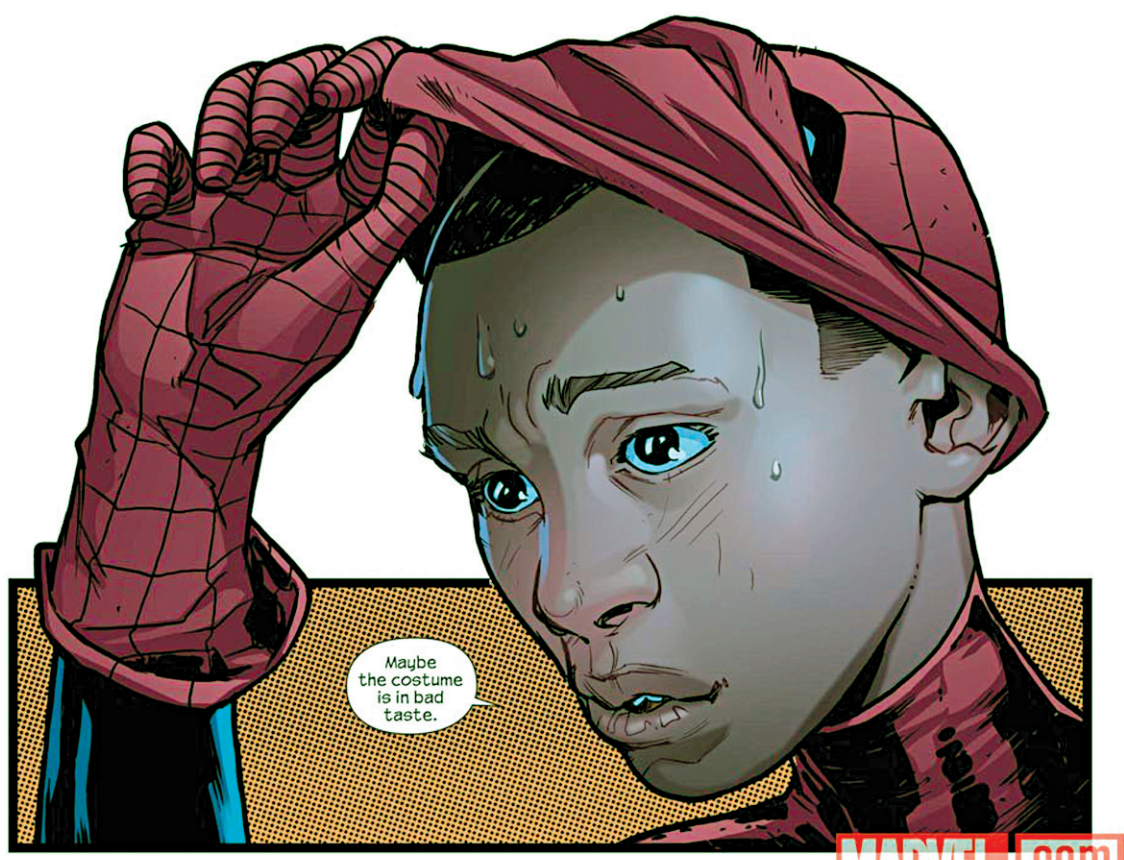
A travers des histoires qui prennent l'eau, qui prennent le fond rapidement ou qui refont surface, mais qui subsistent toutes à des degrés divers dans la mémoire affective de sa protagoniste, Suzanne Lantagne aborde de front la dégradation du sentiment amoureux. Ou celui de sa transformation.

Dans un geste examine — toujours obliquement — le «geste» de la rupture, bien entendu. Mais ce que Suzanne Lantagne semble surtout exprimer à travers ces histoires d'abordage et d'abandon, c'est que la coupure n'est jamais entière, nette, cautérisée. Le temps y ajoute une couleur singulière. «*Les choses changent, bien sûr, surtout leur apparence, mais il y a une parcelle d'éternité dans les grandes rencontres.*»

Collaborateur du Devoir

DANS UN GESTE

Suzanne Lantagne
L'Instant même
Québec, 2011, 130 pages



MARVEL.COM

HO/MARVEL COMICS/AFP

Le «nouveau» Spider-Man, Miles Morales, est bien différent de sa précédente incarnation, Peter Parker, un orphelin blanc originaire de Queens.

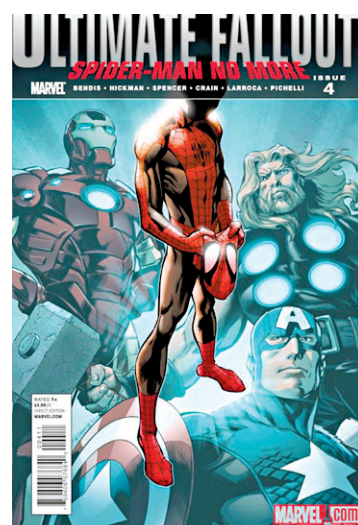
Le nouveau Spider-Man est un adolescent noir et latino de Brooklyn

New York — Un nouveau superhéros est né cette semaine, lancé par les éditions Marvel Comics aux États-Unis: il s'agit d'une version modernisée de Spider-Man, dont l'alter ego est désormais un adolescent new-yorkais mi-noir, mi-latino.

Dans la vie de tous les jours, le nouveau Spider-Man s'appelle Miles Morales. Il vit avec ses parents dans le quartier new-yorkais de Brooklyn, du moins quand il n'est pas occupé à pourchasser les méchants dans son costume rouge et bleu.

La précédente incarnation de Spider-Man, l'un des héros de bande dessinée dont la popularité ne s'est jamais démentie, était Peter Parker, un orphelin blanc originaire du quartier de Queens, toujours à New York. Mais il a été tué par son ennemi juré, le Bouffon vert, dans le numéro de juin consacré à ses aventures.

«*Quand la possibilité s'est présentée de créer un nouveau Spider-Man, nous avons su qu'il fallait que ce soit un personnage représentant, par ses origines et ses expériences, la diversité du XXI^e siècle*», a expliqué Axel Alonso, rédacteur en chef de Marvel.

«*Le personnage de Miles suit la*


HO/MARVEL COMICS/AFP

tradition narrative des personnages comme Peter Parker, mais montre aussi qu'il est un nouveau type, unique, de Spider-Man et qu'il est digne d'en porter le nom», a-t-il ajouté.

Axel Alonso a raconté avoir eu l'idée de changer l'origine ethnique de Spider-Man lorsque Barack Obama, dont le père était africain, a accédé à la Maison-Blanche en janvier 2009. Mais avant que le changement n'advienne, encore fallait-il que Mar-

vel trouve la bonne occasion. C'est chose faite avec la mort de Peter Parker. «*Pour tuer Spider-Man, il fallait que nous sachions qui allait le remplacer*», a raconté Axel Alonso, dont les origines ont également joué.

Son père est mexicain et sa mère, Britannique, alors que l'auteur de *Spider-Man*, Brian Michael Bendis, est juif et a adopté deux enfants originaires d'Afrique. «*Je sais qu'il en a fait une affaire personnelle*», a souligné M. Alonso.

Spider-Man est l'un des superhéros les plus populaires de la planète. En mars, un exemplaire de la première bande dessinée mettant en scène ses aventures, sortie en 1962 et vendue 12 ¢ à l'époque, a été adjugé pour 1,1 million de dollars aux enchères.

Le premier épisode des aventures de Miles Morales/Spider-Man met le jeune homme aux prises avec un voyou dénommé «le Kangourou». Dans la bédé, la foule regarde le combat entre les deux personnages et note combien Spider-Man a du mal à maîtriser son adversaire, bien plus épais que lui.

Agence France-Press

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Dans la cuisine-laboratoire de Yôko Ogawa

CHRISTIAN DESMEULES

D'abord auteur de romans courts, puis de plus en plus longs, mais aussi créatrice de nouvelles, Yôko Ogawa excelle dans l'allusion, le dépouillement chargé et la poésie du silence.

C'était déjà vrai avec *La Piscine*, récompensé en 1991 du prestigieux prix Akutagawa, puis avec *Les Abeilles*, *La Grossesse*, *Le Réfectoire un soir* et *Une piscine sous la pluie*. Vrai aussi avec *Un thé qui ne refroidit pas* et *L'Annuaire*. Chacun de ces courts récits, depuis la parution en français du premier d'entre eux en 1995, s'est ajouté à l'œuvre de l'écrivaine japonaise de 51 ans.

Au fil d'une œuvre à l'étrangeté rampante, Ogawa nous a fait visiter sur la pointe des pieds des cabinets de curiosités, des échoppes de taxidermistes et des musées du silence. Ses personnages, toujours délicatement névrosés, évoluent dans un univers de sensibilité extrême.

Manuscrit zéro ne fait pas ex-

ception. Attentive à l'invisible et à l'innommable, fidèle à son don si singulier de faire surgir l'étrangeté du quotidien, Yôko Ogawa mêle ici souvenirs d'enfance, recherches pour le roman auquel elle travaille, lubies et observations qui ponctuent son activité d'écrivaine.

Qu'elle rende visite à sa mère malade, qu'elle fasse un séjour dans une petite auberge de montagne où on la voit hyper-sensible aux rayons cosmiques et au goût subtil de la mousse forestière qu'on lui sert, l'écrivaine est aux aguets. Elle réfléchit à sa participation à une «Association des cœurs simples», partage ses états d'esprit de conférencière timide, commente en marge la visite d'une exposition de bonsaïs.

Entre réel et imaginaire

Elle brosse chaque fois de redoutables croquis des personnages qu'elle y croise. Dans *Manuscrit zéro*, on la rencontre aussi en lectrice de Mishima fascinée par un passage du *Pavillon d'or* où une femme presse l'un de ses seins pour faire tomber délicatement quelques gouttes de lait dans une tasse de thé.

Ou mieux encore: s'étant faufilé sans autorisation dans la fête d'une école primaire de son quartier ou spectatrice attentive d'un concours de... pleurs d'enfants, retirés à leur mère et faiblement brassés par d'imposants lutteurs de sumo en tenue de travail. Un rituel printanier qui a cours depuis quelques centaines d'années dans un temple bouddhiste de Tokyo.

La vingtaine de récits qui composent *Manuscrit zéro* flototent entre le réel et l'imaginaire. Et il pointe ici et là, parmi les motifs singuliers et les questionnements de cet opus inclassable, les regrets d'une maternité que l'écrivaine n'aura jamais connue.

Mais les livres, eux, la petite vingtaine qu'elle a écrits, ne forment-ils pas une famille nombreuse?

Collaborateur du Devoir

MANUSCRIT ZÉRO

Yôko Ogawa
Traduit du japonais
par Mari Maki
Actes Sud
Arles, 2011, 240 pages

Eliseo Alberto, 1951-2011

Un grand écrivain cubain meurt en exil au Mexique

Dimanche 31 juillet, l'écrivain cubain Eliseo Alberto, âgé de 59 ans, est mort à Mexico après avoir subi une transplantation du rein. Membre d'une famille d'intellectuels prestigieux qui avait adhéré à la révolution castriste, il s'était exilé de son île natale vers 1990.

Eliseo Alberto avait écrit un des plus terribles documents littéraires contre le régime, *Informe contra mi mismo* (Rapport contre moi-même, non traduit), publié en Espagne en 1997. Il y racontait minutieusement comment la Sécurité de l'État, la police politique de La Havane, l'avait obligé à rédiger un rapport circonstancié sur les faits et gestes de sa famille, voire sur leurs plus secrètes pensées. Il révélait l'hypocrisie d'un régime qui a tiré une bonne partie de son prestige de ses relations avec les intellectuels de l'île ainsi qu'avec leurs collègues étrangers, tout en les soumettant à la plus stricte surveillance.

Cette bombe littéraire avait été précédée d'une existence privilégiée. Eliseo Alberto de Diego García Marruz est né à Arroyo Naranjo, près de La Havane, le

JUAN BARRETO AFP
L'écrivain cubain Eliseo Alberto

10 septembre 1951. Il était le fils du fameux poète Eliseo Diego (1920-1994) et le frère ou le cousin d'écrivains, de cinéastes et d'essayistes.

Eliseo Alberto, dit «Lichi», a fait des études de journalisme et a publié des poèmes, puis un premier roman, *La Fogata roja* (La Flamme rouge, 1985, non traduit), bien accueilli par la critique locale. Proche de Gabriel García Márquez, il trouva une deuxième maison au fastueux siège de la Fondation du nou-

veau cinéma latino-américain, créée par le Prix Nobel de littérature. Il était alors marié à la plus talentueuse étoile du Ballet national. Il était surtout un intarissable raconteur d'histoires.

Il écrivit des scénarios et donna des cours d'écriture cinématographique sans trop de conviction. Il fut le scénariste de *Guantanamera* (1995), testament du grand Tomas Gutierrez Alea mis en scène en collaboration avec Juan Carlos Tabío. Cette comédie noire s'attira les foudres de Fidel Castro lui-même.

Exilé au Mexique avait stimulé sa veine romanesque et mélancolique. *La eternidad por fin comienza un lunes* (L'éternité commence enfin un lundi, 1992, non traduit) et *Caracol Beach*, prix Alfaguara 1998 (traduction française chez Liana Levi, 2000), le situent parmi les principaux auteurs de la diaspora cubaine. Son dernier roman, *El Retablo del conde Eros* (Le Retable du comte Eros, 2008, non traduit), raconte la comédie humaine cubaine avant le castrisme.

Le Monde

Enchères records pour un manuscrit de Jane Austen

VIRGINE MALINGRE

Les spécialistes de Sotheby's avaient parié que le manuscrit ne se vendrait pas plus de 300 000 livres (474 000 \$). C'était sans compter sur la passion que son auteure, Jane Austen, pourtant morte depuis presque 200 ans, déclenche encore.

Après une lutte à quatre dans la salle des ventes, les 68 pages du roman inachevé de la romancière anglaise (*Les Watson*) ont été vendues 1 670 000 \$ cette semaine. C'est la bibliothèque Bodleian, la plus prestigieuse de l'Université d'Oxford, qui a emporté la mise.

«*Cela vaut chaque penny que nous avons dépensé*», juge Richard Ovenden, directeur associé de l'établissement, qui craignait que ce témoignage rare du travail de Jane Austen ne parte à l'étranger. De fait, la Morgan Library à New York en possède déjà les premiers pages, depuis qu'un héritier de la célèbre écrivaine les lui a vendues pour financer la Croix-Rouge durant la Première Guerre mondiale. La bibliothèque Queen-Mary, à l'Université de Londres, avait également dans ses archives quelques précieux passages des *Watson*, mais, pour une raison encore inexplicable aujourd'hui, il semble qu'ils aient été égarés il y a maintenant six ans. Et que les espoirs de les retrouver soient bien maigres.

Le Monde

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 25 au 31 juillet 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Christine Brouillet/Courte échelle 1/7
2	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression 3/21
3	Ru	Kim Thúy/Libre Expression 5/5
4	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise 4/14
5	Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 2/7
6	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay/D'Esplanne/Guy Saint-Jean 6/7
7	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression 9/5
8	Les héritiers d'Enkidu • Tome 3 Les dieux alliés	Anne Robillard/Wellan 7/17
9	A.N.G.E. • Tome 9 Cenotaphium	Anne Robillard/Wellan 8/12
10	Marie de la mer • Tome 1 Sur la plage	Année Lavigne/Intouchables -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans étrangers		
1	L'étrange voyage de monsieur Daldry	Marc Lévy/Robert Laffont 1/12
2	La confession	John Grisham/Robert Laffont 2/9
3	L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO 3/16
4	Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Seuil 4/9
5	L'été sauvage	Elin Hilderbrand/Lattès 5/6
6	Quand reviendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel 6/10
7	Une enquête philosophique	Philip Kerr/Du Masque 9/3
8	Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset 7/14
9	Un si joli visage	Lori Lansens/Alto -/1
10	L'armée furtiveuse	Fred Vargas/Wilane Harry 8/7

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais québécois		
1	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cadéot André Noël/Homme 1/40
2	Point à la ligne	Normand Lester/Intouchables 4/18
3	L'âge séculier	Charles Taylor/Boréal 3/2
4	Les vieux. La vieillesse : une merveilleuse étape de notre vie	Rose Legault/Quebecor 2/4
5	L'aridité. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL 6/2
6	L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal 7/2
7	Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010	Bernard Émond/Lux 8/12
8	À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X	Stéphane Kelly/Boréal -/1
9	Troisième millénaire. Bilan final - Chroniques impérieuses	Jean-François Lisée/Alain Stanké -/1
10	Plädoyer pour un mort digne	Louise-André Richard Michel L'Heureux/PUL -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais étrangers		
1	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel 1/12
2	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène 2/27
3	La Chine dans vingt ans et le reste du monde	Pierre Picquart/Fayard -/1
4	Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké 3/12
5	Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard 5/13
6	L'éthincelle. Révoltes dans les pays arabes	Tahar Ben Jelloun/Gallimard 9/4
7	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 4/22
8	Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF 6/3
9	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers ?	Stephen William Hawking/Odile Jacob 7/2
10	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 713 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

ESSAIS

Sarkozy ou le président sans convictions

Président hyperactif versé dans la logorrhée improvisée et souvent embarrassante, Nicolas Sarkozy occupe sa fonction comme un rock-star habite la scène. Son énergie débridée dérange, mais fascine. Même les Québécois, qui en général ne suivent que de très loin la scène politique française, jettent un regard intrigué à ce président tapageur qui, inspiré par son ami Paul Desmarais, se mêle de les inciter à délaisser le souverainisme. Depuis de Gaulle, aucun président français n'avait autant fait parler de lui au Québec. Les Zpartistes et l'équipe de comiques radio-canadiens d'*À la semaine prochaine* en proposent même de réjouissantes imitations. Sait-on vraiment, cela étant, qui est cet homme?

Vedette du journalisme français, Franz-Olivier Giesbert tente de cerner le personnage dans *M. le Président. Scènes de la vie politique 2005-2011*. Joyeux mélange de potins, d'anecdotes, d'éléments biographiques, de conjectures psychologiques et d'analyse politique, ce vivant portrait du président Sarkozy se lit d'une traite, avec un vif plaisir. Romancier, Giesbert maîtrise l'art de créer des atmosphères. Chroniqueur à la française, du genre qui tuerait pour un bon mot, il maîtrise aussi l'art de la formule, souvent assassine, qui ramasse en quelques mots une vérité complexe. Son ouvrage est un délice littéraire autant que politique.

Grandeur et misère de la connivence

«J'ai toujours été un journaliste connivent», lance Giesbert dans un aveu que ne se permettrait aucun journaliste québé-

cois. Le directeur du magazine *Le Point*, en effet, dîne régulièrement avec des politiciens, notamment avec Sarkozy, qu'il tutoie. Ces fréquentations lui permettent d'avoir un regard de l'intérieur sur la scène politique française. Une telle intimité n'est toutefois pas sans danger pour l'indépendance journalistique. Giesbert révèle même qu'il lui est arrivé, emballé qu'il était par le discours de campagne de Sarkozy en 2007, de lui prodiguer des conseils d'ami sur la manière de gagner son élection. Malgré tout, le journaliste ne s'enlise jamais dans la complaisance et reste toujours capable d'esprit critique devant le prince.

Cette posture particulière, faite de connivence avec les puissants qu'on ne se prive pas de rabrouer pour autant, est une marque typique d'un certain journalisme français, issu d'une culture nationale dans laquelle l'amitié s'accommode de la rudesse critique. À la distance, garante d'une certaine objectivité mais qui ne va pas

sans froideur, ce journalisme de connivence préfère une complicité qui s'accompagne de franchise. Ce qu'il perd en objectivité, il le gagne en humanité, et cela donne parfois de très bons livres, comme ce vibrant *M. le Président*.

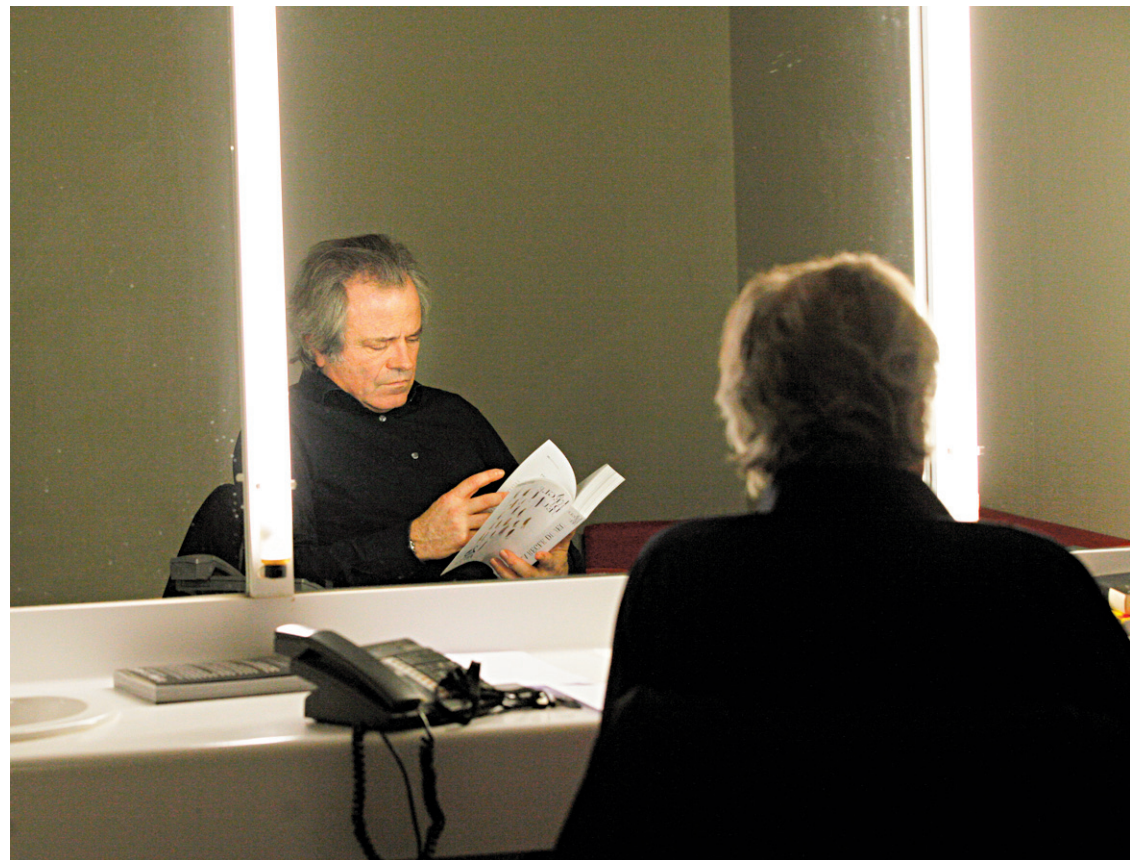
«C'est le politicien le plus talentueux, et de loin, de sa génération, capable de modeler à sa guise le débat et le paysage national», écrit Giesbert au sujet de Sarkozy. *Mais si on gratte, on peine à trouver dessous l'homme d'État au service de convictions fortes, fussent-elles impopulaires.*

Dépeint comme un arriviste, au «sourire commercial et forcé», qui mouline du vide et qui s'écoute parler, le Sarkozy de Giesbert manque singulièrement d'envergure. «Il ne sait pas où il va, continue le journaliste, mais il y va sur les chapeaux de roue, en fendant l'air, avec une énergie dont on peut se demander si, le temps aidant, elle n'est pas devenue celle du désespoir.»

Obsédé par l'argent

Féroce avec ses collaborateurs, même les plus fidèles, qu'il traite sans ménagement, colérique, «envahissant pour les autres parce qu'il est envahi par lui-même», selon la formule du psychanalyste Jacques-Alain Miller, obsédé par l'argent («à sa table», écrit Giesbert, il y a toujours la place du riche comme il y a, chez d'autres, la place du pauvre) et tellement imbu de sa compétence en toute chose qu'il en devient incapable de déléguer quoi que ce soit («s'il faisait le Tour de France», résume Giesbert, il lui faudrait gagner toutes les étapes), le président français est peut-être énergique et travailleur, mais son impulsivité et son égotisme le servent mal.

À-t-il des convictions? Est-il, comme un critique littéraire jadis moqué par Voltaire, «un four



Vedette du journalisme français, Franz-Olivier Giesbert tente de cerner le personnage dans *M. le Président. Scènes de la vie politique 2005-2011*.

THOMAS SAMSON APP



qui toujours chauffe et où rien ne cuit»? Après l'avoir présenté comme un homme sans convictions, Giesbert corrige le tir. «Il a des convictions», écrit-il. [...] Mais il en change comme de cravate ou d'ami. C'est un nouveau politique. Il fait son marché dans la grande surface des idées et n'achète jamais deux fois la même chose.» Parfois comparé à Thatcher ou à Reagan, Sarkozy serait plutôt un disciple de Tony Blair, c'est-à-dire «un opportuniste, assez étatiste, vaguement social et plutôt libéral».

Giesbert lui reconnaît de bons coups, notamment son intervention, en août 2008, dans le conflit entre la Russie et la Géorgie, qui a empêché l'an-

nexion de la seconde par la première, et sa gestion de la crise économique de 2008, lors de laquelle il a tonné contre le capitalisme prédateur. Ses promesses de réformes furent sans lendemain, mais son plan de sauvetage financier aurait préservé l'Europe du pire. Sarkozy, écrit Giesbert, «a su faire respecter la France» sur la scène internationale, mais il reste l'homme qui a fait des courbettes à Kadhafi, avant de le bombardier, et qui protège ses amis riches avec son bouclier fiscal permettant de limiter l'impôt sur le revenu à 50 %.

Lecteur de Marc Lévy à l'époque de son mariage avec Cécilia, Sarkozy aurait été initié

à la grande culture par son éclatante et riche épouse Carla Bruni. Son hypermnésie lui permet d'ailleurs de citer des classiques textuellement. En lisant le rude et riche portrait que trace de lui Franz-Olivier Giesbert, le président risque toutefois d'avoir besoin de se faire murmurer par sa muse que quelqu'un l'aime encore.

louisco@sympatico.ca

M. LE PRÉSIDENT

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE 2005-2011

Franz-Olivier Giesbert
Flammarion
Paris, 2011, 288 pages

HISTOIRE

Les victimes d'une nouvelle ère de terreur

Deux ouvrages évoquent ce qui est advenu des gens qui se trouvaient sous et autour de Ground Zero, à Hiroshima et Nagasaki, les 6 et 9 août 1945

SÉBASTIEN VINCENT

Hiroshima, 6 août 1945, 8h15 heure du Japon. Un flash. La bombe *Little Boy* libère, à 600 mètres au-dessus de la cité nippone, une puissance destructive jamais atteinte par l'humain. Dans la fraction de seconde qui suit, la chaleur avoisine les 6000 °C sous l'épicentre. À une centaine de pas du centre de la détonation atomique, des femmes attendant l'ouverture d'une banque s'évaporent au moment précis où le ciel se fend en un éclair. C'était il y a 66 ans aujourd'hui.

Deux ouvrages tout juste parus évoquent ce qui est advenu des gens qui se trouvaient sous et autour de Ground Zero (le terme est né d'Hiroshima et de Nagasaki) dans les instants qui ont précédé et suivi la déflagration.

Tallandier réédite le maître livre de John Hersey: ce reporter du *New Yorker* s'est rendu au Japon afin d'interroger six survivants du cataclysme d'Hiroshima, peu après les événements. L'article de Hersey a jeté pour la première fois au visage de ses compatriotes l'ampleur de la tragédie qu'avaient subie les Japonais, vite soumis à la censure américaine qui interdisait aux rescapés de témoigner. On dit qu'Albert Einstein commanda 1000 exemplaires du célèbre hebdomadaire qui ne purent lui être fournis, tant le tirage initial s'enleva en un clin d'œil. Paru en 1946 sous forme de livre, le texte suscita un vif débat entre la droite réactionnaire américaine, qui tentait de justifier le recours à l'arme atomique, et la gauche. Fallait-il bombarder Hiroshima? Éternelle question. Profondément humaniste et pacifiste, Hersey y répond avec émotion, sans rien sacrifier à la rigueur journalistique.

Témoignages de survivants

Dans *Le Dernier Train d'Hiroshima*, Charles Pellegrino propose, à travers une structure brouillonne, des témoi-



Pierres tombales renversées dans un cimetière appartenant au temple Kokutai, à Hiroshima, après l'explosion de la bombe atomique, le 6 août 1945. En arrière-plan, l'édifice de la Banque nationale du Japon. Photo prise par l'armée de l'air des États-Unis, le 5 novembre 1945.

gnages de scientifiques et d'aviateurs américains que la force de la tempête atomique stupéfia ou rendit cyniques. On y découvre surtout des récits d'Hibakusha, ces survivants des deux bombardements. Poinçonnées de mots tragiques et catalogues d'horreurs qu'on a pu lire ailleurs, notamment dans le livre de Hersey. Les individus racontent comment, pour avoir fui Hiroshima par le train allant à Nagasaki, ils ont été exposés aux deux bombes. Kenshi Hirata, 91 ans, juge qu'être un double rescapé constitue un déshonneur honteux. Terrible culpabilité de celui qui a été

épargné alors que son épouse et quelque 200 000 personnes ont péri autour de lui.

Autrement plus évocateurs, perturbants et précis qu'une savante analyse historique, ces deux ouvrages présentent des victimes d'une guerre dont le point final marqua l'entrée dans une nouvelle ère de terreur. Leurs mots donnent à réfléchir sur la notion de «crime de guerre». Au terme du conflit, celle-ci parut bien extensible, selon que l'on se trouvait du côté des vaincus ou de celui des vainqueurs.

Collaborateur du Devoir

LE DERNIER TRAIN D'HIROSHIMA

LES SURVIVANTS RACONTENT
Charles Pellegrino
Traduit de l'américain
par Laure Motet
Éditions Florent Massot
Paris, 2011, 440 pages

HIROSHIMA

L'ÉCLAIR PAR OÙ VINT LA MORT
John Hersey
Traduit de l'américain par Georges Belmont et Pascale Haas
Tallandier, coll. «Texte»
Paris, 2011, 204 pages

HISTOIRE

Hobsbawm et le cri jazzé du peuple

MICHEL LAPIERRE

L'adage selon lequel les grands hommes font l'histoire a la vie dure. Depuis plus de 60 ans, Eric Hobsbawm lui substitue une vérité encore négligée: le peuple, dont les femmes forment la moitié, est l'acteur de l'évolution de l'humanité. Pour l'étayer, l'historien puise son meilleur exemple chez les Noirs américains, ces «noceurs aux origines populaires» qui, par le jazz, art spontané distinct de «la culture élitiste d'avant-garde», ont changé le monde.

Dans son vaste ouvrage *Rébellions*, publié pour la première fois en français, l'intellectuel britannique né en 1917 n'hésite pas à montrer ses cartes, comme en fait foi le sous-titre, *La Résistance des gens ordinaires: jazz, payans et prolétaires*. Le livre rassemble 26 essais écrits de l'aube des années 50 jusqu'au milieu des années 90.

Hobsbawm y insiste sur l'inventivité populaire qui éloigne le jazz, musique souvent jugée légère, des arts «sérieux» prisés par le milieu universitaire et la bonne société. «C'est pour quoi», soutient-il, la tendance du jazz à se muer déjà en une autre avant-garde est à déplorer.»

L'admirateur du penseur politique autodidacte Thomas Paine (1737-1809), des cordonniers politisés d'antan, d'ouvriers britanniques devenus aux XVIII^e et XIX^e siècles des briseurs de machines acclame Duke Ellington et tant d'autres grâce à qui la noblesse plébéenne du jazz sortit indemne du mercantilisme. «S'il est assez vrai», note Hobsbawm, que les œuvres les plus belles d'Ellington furent créées pour satisfaire le public des cabarets et des salles de danse, de la came-

lote aurait tout aussi bien convenu, sinon mieux.»

Mais, comme la plupart des orchestres de l'âge d'or du jazz, celui du célèbre musicien noir était l'expression d'un art collectif, anonyme, souterrain, dont le rythme primitif aurait pu à travers le monde toucher les masses mieux qu'une doctrine révolutionnaire. N'était-elle pas la quintessence de son naturel de la majorité de la Terre: celui des humbles?

Voilà l'idée que l'historien sous-entend lorsqu'il écrit: «L'orchestre d'Ellington gagnait sa vie en jouant dans des soirées dansantes mais ne jouait pas POUR les danseurs.» Hobsbawm se demande si l'intériorité du jazz va permettre à cette musique de survivre au rock, cher aux foules ex-

traverties et issu aussi de l'âme noire américaine.

En tout cas, on songe à l'inventivité du jazz quand l'historien signale que l'institution de la fête ouvrière du 1^{er} mai, dans les milieux populaires de plusieurs pays, «tenait moins de la "tradition inventée" que d'une tradition apparue spontanément». De même quand Hobsbawm montre que les révoltes paysannes expriment moins les théories de la gauche que le mythe de Robin des Bois, ce «bandit social» altruiste.

Au lieu de rêver de devenir proxénète, tel jazzman fait de sa trompette un gagne-pain et une poésie. C'est l'a b c de la plus pure des révolutions: celle de l'instinct.

Collaborateur du Devoir

RÉBELLIONS

Eric Hobsbawm
Aden
Bruxelles, 2011, 568 pages